BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XXXIV.

JUILLET A DÉCEMBRE 1865.

PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.

—

1865


Bibliothèque Saint Libère
http://www.liberius.net

PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET Cie,

RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

au XVIIIe siècle, parmi les plus célèbres représentants des lettres, si son humilité prodigieuse n'eût préféré aux vains bruits d'une renommée qui passe la vie cachée dans les sublimités du sacrifice.—Malgré tout, cependant, il dut resplendir. Ses supérieurs ne voulurent pas tenir sous le boisseau cette grande lumière. Il n'èut donc besoin, pour étonner les deux mondes par ses vertus, par son savoir et ses miracles, que de pratiquer cette suave vertu d'obéissance qui avait, entre toutes, ses affections. Soit qu'il s'élance d'un cœur joyeux vers la mission du Maranham pour y élever à la dignité d'homme d'abord, puis de chrétien, les Tobajaras, les Caïcaïsés, les Guanarès, les Barbados et les Gamellas ; soit qu'il enseigne à San-Luis la théologie et la littérature, ou qu'il fasse à l'ignorance, à l'erreur et au vice une guerre constamment victorieuse dans les provinces de Maranham et de Fernambuco, partout Dieu le glorifie en semant sur ses pas les merveilles. Il commande à la nature en abritant sa modestie sous la puissance de *Notre-Dame des Miracles*, sa douce et bien-aimée compagne dans ses travaux et ses épreuves ; il fonde des séminaires pour raviver les sources du sacerdoce ; il offre en grand nombre des maisons de refuge au repentir ; par sa vie sans cesse immolée, il gagne les sauvages et les fait entrer en foule dans l'Eglise. Quelle puissance de zèle toujours infatigable et toujours féconde ! Le Portugal lui-même, sa patrie, n'échappe pas à sa charité, et, en récompense de ce qu'il lui donne, il reçoit l'ignominie, les tourments et la mort.

Les chapitres qui racontent les dernières années de cette existence si pleine de mérites ont un attrait spécial pour le chrétien, pour l'historien et pour le philosophe. On a beaucoup écrit sur les atrocités de Carvalho Pombal envers les jésuites ; mais ici, cette odieuse iniquité s'éclaire d'un nouveau jour. Le P. Malagrida, en effet, eut l'insigne avantage d'attirer sur lui tout d'abord, par sa vaillante opposition au frère du ministre si tristement connu au Brésil, les haines et les colères d'un homme devant qui la cour et tout le Portugal commençaient à trembler. On ne lira pas sans un vif intérêt les détails de cette persécution dans laquelle éclataient en même temps les inspirations d'un philosophisme satanique et les vengeances d'une ambition blessée. Afin que rien ne manque aux enseignements de cette histoire, un prêtre et un religieux pervertis s'associent à Pombal et lui prêtent l'appui vénal de leurs calomnies, comme pour ajouter à la passion du P. Malagrida ce qui pouvait lui manquer devant Dieu et devant les hommes. Mais la providence prend soin de l'innocence ou-

tragée et ne laisse pas au crime les bénéfices du succès. Le patriarche de Lisbonne, dans ses derniers jours, rend justice à la vertu de Malagrida. Lorsque le saint homme expire dans les mains du bourreau, Dieu illumine son visage d'une céleste auréole, et les flammes du bûcher, s'il faut en croire de graves témoignages, respectent son noble cœur. Par contre, les persécuteurs sont foudroyés par une main invisible ; Pombal, le pire de tous, est disgracié : banni, maudit par ses victimes, il traîne jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans sa vie tourmentée ; jusqu'au lit de mort, il méprise les consolations religieuses, et son cadavre est encore sans sépulture quand les jésuites, en 1820, rentrent en Portugal aux joyeuses acclamations des peuples. La Compagnie savoure-t-elle le plaisir des représailles ? Les cloches, les feux de joie, les arcs de triomphe, la trouvent comme toujours calme et généreuse. Le P. supérieur se dérobe au triomphe populaire pour courir à l'église des franciscains, et là, dans un recueillement profond, vis-à-vis du corps du marquis de Pombal, il dit la messe des défunts pour le repos de son âme. C'était la dernière vengeance des Pères et des successeurs de Malagrida. Restons sur ce trait final ; il couronne bien ce volume, où respire d'un bout à l'autre, avec une émouvante simplicité, la grande âme de l'apôtre du Brésil.

47. HISTOIRE *populaire des papes*, par M. J. CHANTREL ; — 3e *édition*. — Tome Ier, *les Papes des premiers siècles*. — In-8° de VIII-624 pages (1865), chez C. Dillet ; — prix : 6 fr.

Après le succès obtenu par l'*Histoire populaire des papes*, personne ne sera étonné de voir cet ouvrage arriver à une troisième édition ; et, quant à nous, nous applaudirons à l'heureuse pensée qu'a eue l'infatigable auteur de donner un format plus digne à une œuvre qui mérite d'entrer dans toutes les bibliothèques. Toute populaire qu'est cette histoire, et bien qu'elle ait pu être considérée, à un certain point de vue, comme un livre de circonstance, elle n'en est pas moins un véritable monument historique, appelé à une existence moins éphémère, et destiné à servir de modèle aux historiographes futurs de l'Eglise et de la papauté. Nous n'avons pas à revenir sur ce que nous en avons dit dès sa première édition, à mesure que les volumes paraissaient (t. XXIV, p. 398 ; XXVIII, p. 391 ; XXIX, pp. 200 et 377) ; nous éprouvions un vrai sentiment de bonheur chaque fois que nos comptes rendus successifs nous donnaient l'occasion de montrer avec l'auteur l'action de la papauté à travers les siècles, depuis

saint Pierre jusqu'à l'auguste Pie IX. Nous n'avons donc plus qu'à nous féliciter, si on veut bien nous le permettre, d'avoir contribué quelque peu à faire connaître cette œuvre, ou du moins d'en avoir porté un jugement que le témoignage du public chrétien est venu confirmer. Au surplus, cette troisième édition ne présentera pas seulement l'avantage d'un beau format et d'un plus grand luxe typographique : l'auteur nous promet des améliorations, et nous avons déjà pu remarquer, dès ce premier volume, notamment dans l'histoire de saint Grégoire le Grand, quelques modifications et de nouveaux détails, dont lui sauront gré tous les amis de l'Eglise et de la vérité. — Ce premier volume comprend l'histoire de la papauté depuis la vocation de saint Pierre jusqu'au pontificat de saint Grégoire le Grand, inclusivement. — Nous ferons mention des autres volumes à mesure qu'ils paraîtront.

48. **HISTOIRES** *de chez nous, récits bretons*, par M. Hippolyte VIOLEAU. — 1 volume in-12 de 324 pages (1865), chez C. Dillet; — prix : 2 fr.

Histoires de chez nous, quel titre charmant! et comme ce *chez soi* est pur d'égoïsme, puisqu'il n'est autre que cette Bretagne tant aimée, où M. Violeau, — un écrivain cher à tous ceux qui aiment le bon et le beau, — sait cueillir avec bonheur des anecdotes toutes parfumées d'amour généreux, de foi naïve et forte, d'espérance résignée. Il n'a pas eu besoin d'intéresser à son œuvre, ne disons pas la folle du logis, mais même cette imagination discrète et réglée qui rend la fiction saintement séduisante. Ces histoires sont vraiment bretonnes; elles ont une douce chaleur sous la plume d'un Breton. Chacune d'elles a été prise dans le vif des traditions et des souvenirs; plusieurs ont été dictées à M. Violeau par un de ces conteurs de la Bretagne, pour lesquels un récit de chez eux a un goût de terroir qu'ils ne savourent pas sans orgueil. Et ce ne sont pas là seulement des faits qui amusent, qui trompent le cours des heures : chacun d'eux laisse au cœur une impression de vertu, éveille un bon désir et berce l'âme d'une mélancolie, non pas énervante, mais utile conseillère.

Cinq histoires aussi diverses de sujet que de ton, et l'une d'elles enguirlandée d'une fraîche poésie, tel est ce volume.

Voici d'abord *Arsène Michelin;* il méritait la première place, tant il a de couleur et de suavité. Arsène Michelin, c'est l'enfant qui, au jour de sa première communion, rougit de ses vêtements pauvres; c'est le jeune homme, richement doté de qualités et de talents, qui a

honte encore de sa naissance obscure, et dont la providence punit l'orgueil d'une main maternelle. Il est marin, lieutenant de vaisseau. A Cayenne, il va épouser une riche créole ; mais un camarade jaloux connaît la basse origine du jeune officier, et n'ignore pas qu'Arsène, en débarquant sur le sol de la Bretagne, n'a salué sa bonne vieille grand'mère qu'en disant tout bas : « C'est une ancienne ser- « vante qui m'a élevé : » donc, le nom fastueux de Kerénor, qu'il a emprunté à sa mère en l'enrichissant de la particule, ne sauve pas sa vanité d'une humiliation. Insulté par Octave, son rival d'amour, il se bat en duel, sacrifiant ainsi au préjugé brutal que M. Violeau, le trouvant sur son passage vivant et debout, flétrit de sa plume chrétienne. L'image de la grand'mère se place, au moment critique du combat, entre Arsène et son adversaire ; et là, M. Violeau, s'armant des aveux de plusieurs sceptiques, notamment de Voltaire, restitue aux incidents surnaturels leur vérité. Arsène, abreuvé de dégoûts par le mépris de ses compagnons, quitte la marine. Avant de revenir à Brest, il entre dans une église, où le discours d'un prêtre breton, le P. Thuriau, fait descendre dans son cœur la divine lumière et le pieux repentir ; il se confesse au religieux : il est changé. A son retour, hélas ! il ne retrouve plus la grand'mère Michelin ; mais il va droit à son père, il se réconcilie avec lui, puis il renonce à la vie profane, il entre dans le sacerdoce, et cache maintenant son mérite dans une obscure paroisse de Bretagne, dont il est le père.

Nous n'avons pu que déflorer, en la touchant de notre sèche analyse, cette fraîche nouvelle, où les sentiments fleurissent sous le rayon de la foi ; et ce qui augmente nos regrets, c'est que l'espace nous manque pour raconter, au gré de nos impressions, la morale du *modicus ager non ita magnus*, mieux que cela, la leçon d'union fraternelle par la modération dans les désirs, qui se dérobe sous l'humble feuillage dont s'enveloppe la *Maison aux trois sonnettes*. — L'espace nous manque aussi pour crayonner la vie souffreteuse, abandonnée, poignante, du laboureur breton au déclin de l'âge, cette vie qui suscite dans la pauvre chaumière, autour du vieillard sans force, des sacrifices héroïques. A ces dévouements inconnus, le talent délicat et noble de M. Violeau s'est fait un devoir de charité et de patriotisme de donner une publicité qui sera grande, si nous en croyons l'attrait de ses récits. — Ces détails gracieux ou navrants sont encadrés dans trois médaillons qui se nomment *la Famille Déniel*, *les Pauvres dans les campagnes*, et surtout *la Croix qui marche*.

Près de cette croix vénérée, les senteurs de deux manoirs embaument les débris vivants de deux familles féodales. Là s'épanouissent, comme des rejetons pleins d'avenir, une jeune fille, un jeune marin dont le rêve est de l'épouser bientôt, et *qu'elle dédaigne, la cruelle,* pour s'unir par vanité à un riche vieillard qui la rend malheureuse. Tout cela naît, grandit, finit sous le regard paternel et affectueux du recteur de la paroisse; il y a surtout, avant le départ du jeune homme pour les Indes, un repas rustique sous un vieux chêne et au bruit des cascades, qui est vraiment le beau idéal de l'idylle, élevé et agrandi par le sentiment chrétien.

49. LA JEUNESSE *de Mazarin*, par M. Victor Cousin. — 1 volume in-8° de xxiv-616 pages (1865), chez Didier et Cie; — prix : 8 fr.

On annonçait depuis longtemps que M. Cousin s'occupait d'une histoire de la fronde : c'était d'une histoire de Mazarin; — même sujet, sans doute, mais plus étendu, quoique circonscrit dans cette forme biographique que M. Cousin affectionne par-dessus toutes les autres, depuis que, infidèle à la philosophie, il s'est donné à l'histoire politique et littéraire. — Voici le premier, et peut-être aussi le dernier volume de cette histoire ou vie de Mazarin. Tout au plus sera-t-il suivi d'un second, qui conduirait Mazarin de l'année 1630, où le laisse celui-ci, à l'année 1643, et embrasserait cette première année de son long ministère. Quant au reste, il n'y faut plus songer, car une histoire complète de Mazarin, continuée dans les proportions de ce début, ne compterait pas moins d'une douzaine de volumes, et nous doutons que la providence, — ce n'est pas nous, certes, qui nous y opposerions ! — ajoute aux soixante-treize années que M. Cousin possède déjà, assez d'années de surcroît pour mener à fin une si longue entreprise. Il faut donc nous contenter de ces commencements, qui, à vrai dire, ne sont pas les moins curieux dans la vie de Mazarin, qui même, à tout prendre, sont les seuls sur lesquels il y avait quelque espoir de répandre une lumière vraiment nouvelle. Quant aux dix-sept années de son ministère, elles se sont trop passées en plein soleil pour que le flambeau qu'on voudrait y porter en quelques coins ne pâlisse et ne s'éteigne au grand éclat qui illumine tout le reste.

Aujourd'hui donc, la jeunesse de Mazarin; demain, s'il plaît à Dieu, son entrée dans le gouvernement de la France ! — *La Jeunesse de Mazarin !* entendons-nous, pour user d'une expression familière à

l'auteur : rien de semblable à ce qu'il appelait autrefois la *Jeunesse de Mme de Longueville*, une vraie jeunesse celle-là, dans le vieux sens français du mot, avec toutes sortes d'intrigues et d'escapades galantes. Rien ou à peu près rien, redisons-le, de semblable dans la vie de Mazarin, dont la galanterie,— si galanterie il y eut,— fut renvoyée à l'âge mûr, et ce titre affriolant, choisi à dessein sans aucun doute, trompera bien des lecteurs, attirés uniquement par cet appât. Les nôtres se rappellent-ils une *Histoire anecdotique de la jeunesse de Mazarin*, publiée en 1863, par M. C. Moreau, l'éditeur des *Mazarinades*, et dont nous leur avons rendu compte (t. XXX, p. 203)? C'était une biographie écrite par un compagnon d'enfance et de jeunesse du futur cardinal, jusque-là inédite, et transportée de la *Revista contemporanea de Turin*, où elle parut pour la première fois, dans un volume où elle occupe quatre-vingt-huit pages remparées de deux cents pages de notes. Eh bien, sur l'origine de Mazarin, sur sa famille, sa naissance, son éducation, ses vues déjà ambitieuses, sa première vie de jeu et de dissipation, son voyage en Espagne et ses projets de mariage, etc., rien, dans M. Cousin, qui ne soit déjà connu par la *Revista* turinoise; non, rien, pas même sur ce séjour en Espagne, la patrie de Gil Blas, qui semblait devoir servir de théâtre à de si curieuses aventures! Aussi, en trente pages, M. Cousin a-t-il franchi toute cette jeunesse proprement dite de Mazarin; et encore, dans le même espace, nous l'a-t-il montré soldat par occasion, capitaine d'infanterie dans la Valteline; puis, après la guerre, assistant militaire du commissaire apostolique Sacchetti dans le duché de Ferrare, et son secrétaire dans la Lombardie et le Piémont. Nous voici, — toujours en trente pages, — à l'année 1628, la vingt-sixième de l'âge de Mazarin, année où éclate l'affaire de la succession du duché de Mantoue. C'est à cette affaire, et au rôle qu'y joua Mazarin, qu'est consacré tout le reste du volume. Près de six cents pages sur deux ou trois années (1628-1630), sur une affaire qui, au point de vue soit de la diplomatie, soit de la guerre, n'aura jamais dans l'histoire qu'une importance de second ou de troisième ordre, c'est beaucoup, c'est trop! Mais c'est le début, le noviciat, l'apprentissage diplomatique de Mazarin, et c'en est assez pour que M. Cousin, qui se passionne pour chacun de ses héros littéraires à rendre jalouse l'ombre de Mme de Longueville, descende dans le chaos, démêle les éléments, écarte toutes les ombres, jusqu'à ce qu'il ait donné à sa nouvelle figure favorite tout l'éclat d'un soleil levant. Et voilà comment il a fait six cents pages de ce qui en remplis-

on donne un corps aux conjectures, une réalité à des analogies plus ou moins démontrées. « Partant des données de la science, nous nous « mettons à construire les mondes de nos voisins : la configuration « de leur sol, leurs continents et leurs mers, les fleuves qui les arro- « sent, les montagnes dont les aspérités sont comme la charpente « osseuse des globes, puis les êtres vivants, animaux et végétaux, « qui en peuplent la surface, se présentent à nous sous les formes les « plus variées. Poussés par une irrésistible tendance à doter ces « mondes d'êtres intelligents et libres, nous assistons à leurs travaux, « à leurs luttes ; nous nous demandons s'ils ont, comme nous, des « traditions et une histoire ; alors la pensée que notre humanité « n'est qu'une des individualités collectives parmi toutes celles dont « les globes roulent incessamment les destinées au sein de l'espace « sans bornes, s'impose à notre esprit comme une vérité constante : « nous ne sommes plus seuls à travailler à la recherche du moi, à la « réalisation du juste et du beau (p. VII). » Cette citation montre quelles sont les tendances de l'auteur. Il y a là du déisme mêlé d'un peu de panthéisme ; c'est vague, c'est à l'état nébuleux, mais la conviction chrétienne paraît absente, à en juger par l'ouvrage seul que nous avons sous les yeux. Nous le regrettons, car M. Guillemin a tout ce qu'il faut pour intéresser ses lecteurs et pour leur faire goûter la science qu'il aime. Ajoutons que l'esprit que nous venons de signaler paraît plus dans la préface que dans le reste du livre, et qu'il faudrait bien peu de suppressions ou de corrections pour rendre l'ouvrage absolument irréprochable.

J. CHANTREL.

74. **CONFÉRENCES** *sur la divinité de Jésus-Christ, prêchées devant la jeunesse des écoles*, par M. l'abbé FREPPEL, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne. — 1 volume in-12 de VI-296 pages (1864), chez V. Palmé ; — prix : 3 fr.

Ces conférences ont été prêchées devant la jeunesse des écoles en 1864, dans l'église Sainte-Geneviève. En les détachant d'un cours complet d'instructions sur le dogme et la morale, M. l'abbé Freppel leur a laissé la forme et le ton appropriés à l'auditoire qu'il avait devant lui. Ce n'est pas, ainsi qu'il le dit lui-même, un travail d'érudition qu'il s'est proposé d'offrir au public : il a voulu, en dehors de toute discussion de textes, s'attacher aux grands faits qui dominent l'histoire du genre humain, qui s'imposent à la conscience de chacun sans pouvoir être contestés par personne, et qui assurent à la plus

haute vérité qu'on puisse proclamer dans le monde l'adhésion de tout esprit droit et impartial. Il nous suffira d'indiquer d'une manière claire et succinte le sujet de chaque conférence, pour donner à nos lecteurs une juste idée de cet excellent ouvrage.

Après un discours préliminaire sur l'attente du libérateur parmi les nations, l'orateur, entrant en matière, établit la divinité de Jésus-Christ par une série de preuves qui forment la matière de douze conférences. — 1° Jésus-Christ est né en Dieu, car, avant de naître, il a vécu en Dieu dans la mémoire des hommes qui, pendant quatre mille ans, l'ont attendu, aimé et adoré. — 2° Jésus-Christ a parlé en Dieu, car seul entre tous les hommes il a parlé en son propre nom, seul il a parlé à tous les hommes, seul il s'est dit Dieu. — 3° Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre physique, car sa souveraineté sur la nature a triomphé de la substance même des corps et des lois qui les régissent, et l'action miraculeuse qu'il exerçait autour de lui était à la fois directe et illimitée. — 4° Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre intellectuel, parce que sa puissance prophétique a embrassé le passé, le présent et l'avenir dans l'unité d'une seule et même intuition; autrement, il a indiqué d'avance avec une entière exactitude quelles devaient être les destinées de sa patrie, de son Evangile, de ses disciples, de son nom et de sa personne. — 5° Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre moral, parce que son cœur était doué d'une force d'abnégation divine, d'une force de dévouement divine, d'une force de dilation et d'expansion également divine. — 6° Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre social, parce que, sans recourir aux moyens humains, ni à la science, ni à la force, ni aux passions, il a su fonder une société religieuse victorieuse du temps et de l'espace, des hommes et des choses. — 7° Jésus-Christ est mort en Dieu, parce qu'il a prédit avec une certitude divine la mort la plus incertaine, qu'il a choisi avec une liberté divine la mort la plus ignominieuse, qu'il a souffert avec une patience divine la mort la plus cruelle. — 8° Jésus-Christ est ressuscité en Dieu, parce qu'il est sorti du tombeau, comme il l'avait prédit, par sa puissance et sa vertu propre. — 9° Après être né en Dieu, avoir parlé et agi en Dieu, être mort et ressuscité en Dieu, Jésus-Christ règne en Dieu dans le monde. Il règne en Dieu sur les intelligences par une foi mystérieuse et inébranlable. — 10° Jésus-Christ règne en Dieu sur les cœurs par un amour dont la profondeur a su égaler l'étendue et la durée. — 11° Jésus-Christ règne en Dieu sur les âmes par un culte d'adoration universelle et perpétuelle. — Conclusion : Donc il faut

douter de tout, il faut désespérer de tout, il faut tout nier, ou s'il est sous le ciel une vérité certaine, éclatante, incontestable, c'est que Jésus-Christ est Dieu.

On voit, par ce résumé rapide, quelle est l'importance des sujets traités tour à tour par l'orateur, et quel intérêt d'actualité il y a, de nos jours, à les remettre sous les yeux de la jeunesse qui jadis les a entendus développer aux pieds des autels. Le remarquable talent dont M. l'abbé Freppel a récemment fait preuve dans la réfutation de l'impiété contemporaine, ne brille pas ici d'un moindre éclat dans la manière dont il expose les titres anciens et toujours nouveaux de la vérité catholique. Ces douze petits discours, nets, substantiels, dégagés de textes et d'érudition théologique, s'appuyant principalement sur les lumières du bon sens, de l'histoire et de la raison, ont une éloquence vive et ferme qui charme, éclaire et entraîne. La touche mâle et sévère du style annonce un peintre vigoureux et un écrivain habile. La logique est forte et serrée, le raisonnement lumineux et solide, la diction toujours élégante, noble et pure. L'orateur sait à la fois parler à l'intelligence, à l'imagination et au cœur. Nous croyons qu'après le bruit qui s'est fait autour d'un livre fameux déjà tombé dans l'oubli, il y aura un véritable plaisir et un grand profit pour la jeunesse à lire, en dehors de la polémique et de toute discussion personnelle, ces dissertations calmes et douces, où la vérité apparaît si simple et si claire, si sûre d'elle-même et si triomphante. — Nous ne saurions trop les recommander d'abord aux jeunes étudiants eux-mêmes, à qui principalement elles sont destinées, et en général à tous ceux des gens du monde qui voudraient s'éclairer de plus en plus sur une vérité capitale, regardée avec raison comme la base de tout l'édifice chrétien.

P. Janvier.

75. **LES CONFIDENCES** *d'une puritaine*, par M. Max Valrey. — 1 volume in-12 de 282 pages (1865), chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr.

Un roman est presque toujours l'histoire de celui qui le compose, et qui, sous le nom d'un de ses personnages, — ce n'est pas d'ordinaire le moins brillant, — se met en face de ses lecteurs pour que ceux-ci l'admirent, le plaignent, ou du moins l'écoutent. En paraissant ne nous occuper que des autres, nous nous occupons souvent de nous-mêmes; il nous est doux d'avoir à qui prêter nos idées, nos sentiments, nos illusions. Alors même que nous nous quittons, notre égoïsme nous suit dans nos excursions au dehors. Au

point de vue littéraire, il est bon qu'il en soit ainsi, car on ne peint bien que son propre cœur.

L'héroïne de M. Valrey n'a pas suivi cette méthode : au lieu d'écrire sa propre histoire, elle a écrit celle d'une très méchante femme, Clarisse Le Berquet, qui est, du reste, dans les meilleures conditions de méchanceté où l'on puisse se trouver : elle est laide, et entourée de belles femmes; elle est intelligente et orgueilleuse, et elle s'indigne que les hommes préfèrent à ce mérite les charmes de la figure et les qualités du cœur. Que de l'envie elle passe à la haine, rien de plus naturel; que cette haine la rende aveugle et lui fasse voir des défauts là où il y a des qualités réelles, il n'y a pas non plus à s'en étonner; tout se lie et s'enchaîne dans les passions humaines, qui ne paraissent manquer de logique que parce qu'elles manquent de franchise dans l'explication de leur conduite. — S'il en est ainsi, nous nous demandons pourquoi l'auteur a mis cette odieuse figure sur le premier plan. Imitées avec plus ou moins d'habileté, les laideurs physiques ou morales sont toujours des laideurs; elles ne peuvent jamais plaire que comme contrastes, et entrer dans une œuvre que comme accessoires. Vainement l'auteur nous dira-t-il que sa Clarisse, à la fin de l'œuvre, se repent et se punit de sa méchanceté quand elle en est la victime; ce repentir est trop tardif et trop sommairement traité pour effacer en nous des sentiments qu'il a mis tant de temps et de soins à nous inspirer.—A côté de son héroïne, il a placé deux ou trois personnages qui, comme elle, ne devraient être qu'épisodiques; le premier, M. de Rouallec, est un utopiste qui sacrifie les siens et qui sacrifierait tous ses contemporains au triomphe de son impitoyable système de réforme sociale, car rien n'est plus irascible et plus cruel qu'une idée fausse, même dans un homme excellent; — le second, Hector Le Berquet, est un autre fou, théologien transcendant, qui aspire à compléter Jésus-Christ comme Jésus-Christ a complété Moïse, et qui, vivant tout entier dans l'avenir, n'a aucun souci des vivants, y compris sa famille, pour laquelle il est dédaigneux et brutal; — le troisième est un géomètre qui ne voit de la vie que le côté positif, et dont le seul culte est celui des intérêts matériels. — A ces trois réformateurs il faut ajouter le plus extravagant de tous; les lignes qui suivent expliquent sa théorie : « Il y avait de la foi encore, « tout au moins d'ardentes aspirations vers l'amour pur, fidèle, « unique, dans les agitations, les reproches et les larmes de M. et de « Mme de Breuille; mais lorsque mon mari, par une inexplicable

les représentants, d'après la liste même qui est produite, sont répandus libéralement dans toutes les zones françaises. — L'art en Flandre, venons-nous de dire. Quoi ! cette fleur délicate de l'art s'épanouit *physiquement* sous un ciel brumeux, sur une terre appauvrie, dans une population qu'on dit matérielle, grossière, viciée par l'industrialisme ? Quant à Paris, nous savons déjà par l'auteur qu'il vit moins de sa propre vie que de celle des provinces. Que devient donc, en résumé, cet échiquier intellectuel de la France calqué sur son échiquier physique ? Trop à l'étroit dans sa théorie, M. Duruy fait un effort et il la brise. En bien des endroits, ce phénomène est visible. — Ajoutons qu'un fatalisme, involontaire peut-être, s'est introduit dans ces pages, où l'on trouve aussi des idées voltairiennes et révolutionnaires, un philosophisme peu sympathique à l'Eglise et à tout ce qui garde l'empreinte dont elle a marqué le passé de l'Europe.

GEORGES GANDY.

81. **JÉSUS** ***notre amour, notre victime et notre nourriture dans le très-saint sacrement des autels***, par M. ZWICKENPFLUG, chanoine et conseiller épiscopal de Ratisbonne. — 1 volume in-12 de 648 pages (1860), chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris ; — prix : 75 c.

Voici le manuel le plus complet de la dévotion au très-saint sacrement. On y sent partout s'exhaler le parfum d'une douce piété et d'un tendre amour pour Jésus, notre victime et l'aliment de nos âmes. Sous forme d'instructions, de prières et de pieux entretiens, ce livre, plein d'onction, réunit, pour le fond et pour la forme, les qualités les plus propres à des ouvrages de ce genre : diction simple et correcte, style doux et coulant, disposition parfaite et suite admirable des sujets qui le composent ; doctrine solide pour l'esprit, douces impressions et tendres épanchements pour le cœur, maximes certaines et principes sûrs pour la vie spirituelle : voilà en deux mots ce que nous y avons trouvé partout. On peut donc, en toute sécurité, mettre ce beau livre entre les mains de tous ceux qui aiment nos saints tabernacles. Leur amour et leur piété ne pourront que s'en accroître, s'en vivifier, s'en éclairer, s'en diviniser en quelque sorte. Ils y trouveront des instructions familières en forme d'entretiens sur le très-saint sacrement ; des exercices de piété en son honneur, soit pour la prière du matin et du soir, soit pour l'assistance au sacrifice de la messe ; des exercices particuliers pour la confession et pour la communion, applicables aux différentes solennités de l'année ; des visites au saint sacrement pour

tous les jours du mois ; des exercices et des prières pour l'octave de la Fête-Dieu, etc., etc. Cette simple nomenclature, qui est loin d'être complète, montre suffisamment que nous avions raison de donner à cet ouvrage le nom de manuel complet de la dévotion au très-saint sacrement, et explique assez notre désir de le voir entre les mains de toutes les personnes pieuses, ou plutôt de tous les chrétiens ; car il est destiné à tous, et il convient à tous.

82. **MÉMOIRES** *du* P. René Rapin, *sur l'Eglise et la société, la cour, la ville et le jansénisme, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit autographe,* par M. Léon Aubineau. — 3 volumes in-8° de xxxii-568, 540 et 568 pages (1865), chez Gaume frères et J. Duprey ; — prix : 18 fr.

Le P. Rapin est déjà une connaissance pour nos lecteurs. En 1861, rendant compte de son *Histoire du jansénisme* (t. XXVI, p. 46), si singulièrement éditée par M. l'abbé Domenech, nous avons parlé du poëte et de l'historien, du religieux et de l'homme du monde qui étaient en lui, et, détaillant ses relations multipliées parmi le plus grand monde de son temps, nous avons dit quel était le caractère de ses écrits sur le jansénisme et quelle foi ils méritaient. Nous n'avons plus à revenir sur tout cela, et ceux de nos lecteurs qui désireraient de plus amples renseignements sur l'auteur et sur son œuvre, trouveront pleine satisfaction dans l'introduction copieuse mise par M. Léon Aubineau en tête de ces trois volumes. Parlons donc uniquement des *Mémoires*.

A la différence des titres, on ne soupçonnerait guère que les *Mémoires* sont la continuation de l'*Histoire du jansénisme*, et pourtant il en est ainsi. Le P. Rapin avait commencé par cette histoire, et l'avait poussée, en seize livres, jusqu'à la condamnation des cinq propositions, en 1653, lorsque, sous le pontificat de Clément IX (1667-1669), il partit pour Rome dans le dessein d'y recueillir des pièces authentiques, soit pour contrôler ce qu'il avait déjà écrit, soit pour continuer son ouvrage. Là, toutes les archives lui sont ouvertes, notamment celles du Saint-Office, où il ne trouve pas moins de dix-huit tomes in-folio de documents sur la seule affaire du jansénisme. De ces dix-huit tomes il extrait un énorme in-folio, rempli de dates, de notes de toutes sortes, de documents de toute nature, officiels ou secrets, analysés ou transcrits. Ce volume, dont l'original est à la bibliothèque impériale, et une copie, seule connue et seule consultée jusqu'ici, à la bibliothèque de l'Arsenal, a été cent fois cité, dans la

polémique jésuitique et janséniste de ces trente dernières années, sous le titre d'*Extrait des dix-huit tomes du P. Rapin*. — C'était déjà, pour l'historien du jansénisme, une source inappréciable de matériaux; et toutefois, son avidité curieuse et sa soif d'impartialité n'étaient pas satisfaites. Aussi, indépendamment de ses nombreux commerces avec tous les beaux esprits et toutes les grandes dames de Paris, il fit appel, par l'intermédiaire des prêtres de sa Compagnie, à tous ceux qui pouvaient lui fournir des mémoires, à tous les corps religieux, à toutes les universités de la France et de l'étranger. Dès lors il put mener plus loin son histoire, et, aux seize livres déjà composés, il en ajouta quatorze autres, qui conduisent à ce qu'on appelle, en langage janséniste, la *paix de l'Eglise* (1669). Mais il démembra judicieusement son travail, qu'il divisa en deux parties, dont la première, en dix livres seulement, s'arrête à la mort de Saint-Cyran (1644). Cette première partie, qui raconte des événements dont l'auteur, né en 1621, ne pouvait avoir la connaissance personnelle, est la seule qui ait eu quelque notoriété, et encore par une copie, déposée, comme l'extrait ci-dessus, à la bibliothèque de l'Arsenal. C'est cette copie, extrêmement vicieuse, qu'a publiée, sous le titre d'*Histoire du jansénisme*, M. l'abbé Domenech, qui non-seulement n'en a pas su corriger les fautes, mais a eu le talent d'en ajouter de son cru dans le livre imprimé. M. Léon Aubineau (t. I, p. x) reconnaît ces fautes de son devancier, qu'il qualifie de *grossières*, — ces fautes dont la longue quoique incomplète nomenclature nous a valu, dans le temps, des réclamations aussi peu aimables que peu fondées; — mais il a la bonté ou il fait semblant de croire que la pauvre copie de l'Arsenal est seule responsable, et que, mis en présence de l'original du P. Rapin, à l'écriture nette et ferme, M. l'abbé Domenech eût fait beaucoup mieux. — Moins mal, sans aucun doute, mais mal encore, tant il s'est montré ignorant des personnages et des faits mentionnés par l'historien du jansénisme.

Donc, l'original du P. Rapin existe, et existe avec une suite trois fois plus considérable. Il se trouve à la bibliothèque impériale, où il n'avait été reconnu par personne, malgré sa presque identité avec la copie de l'Arsenal, qui aurait dû suppléer à l'absence de nom d'auteur; il est là avec les vingt livres, également autographes, que M. Léon Aubineau publie aujourd'hui sous le titre de *Mémoires*, et pour les distinguer des dix premiers, depuis longtemps indiqués sous la désignation d'*Histoire du jansénisme*, et pour en mieux marquer le caractère abondant et diffus, « plus conforme peut-être, dit-il, à la

« simplicité des mémoires qu'à la dignité de l'histoire (t. I, p. XI). » C'est cet ensemble qui forme ce que le P. Bouhours appelait le *grand ouvrage* du P. Rapin, appellation qui, évidemment, dépasse les minces proportions de l'*Histoire du jansénisme*, à laquelle, sans aucune critique, on l'avait jusqu'à ce jour appliquée. Mais, chose incroyable, on ne connaissait rien de plus d'une œuvre sur laquelle le P. Rapin a consumé, non pas seulement vingt, comme le dit le P. Bouhours, mais trente années peut-être de sa vie ! La tradition en était perdue chez les jésuites eux-mêmes, où elle aurait dû demeurer si vivante. La trace aurait dû s'en trouver même dans ce monde lettré, dans cette société polie où le P. Rapin a constamment vécu, et où il n'a pu manquer de lire quelques fragments au moins de son travail, ne fût-ce que pour se dédommager d'une publicité plus étendue à laquelle il devait renoncer ; car, comme le dit encore le P. Bouhours, il a travaillé un si grand nombre d'années à ce livre « sans nulle es« pérance de le voir paraître. » Et M. Léon Aubineau explique pertinemment, par ce qu'il appelle la maxime d'Etat, ce qui en rendait, sous le règne de Louis XIV, la publication impossible. Quoique le P. Rapin, homme de son temps, accordât un peu trop, lui aussi, à l'omnipotence royale, néanmoins, en bon catholique et en bon religieux, il mettait bien au-dessus l'autorité du Souverain-Pontife, dont il professe nettement l'infaillibilité en matière doctrinale. Or, une telle thèse suffisait alors à faire supprimer un livre par les parlements, et même à attirer la persécution sur l'auteur et sur les siens. De plus, le P. Rapin, si répandu dans les divers mondes du XVIIe siècle, en fait dans ses pages une peinture discrète, sans doute, mais non moins piquante et hardie. Les principaux personnages de la cour et de la ville, de l'Eglise et des parlements, les ministres et les grands seigneurs, les évêques et les gens de justice, les religieuses de Port-Royal et les grandes dames de la fronde et du jansénisme, y sont peints librement dans leurs idées et dans leurs mœurs, dans leur foi et dans leurs actes, dans toute leur conduite politique ou religieuse. Or, du vivant de ces divers personnages ou de leurs ayants-cause, comment livrer aux regards du public une telle galerie de portraits, dont les originaux et les intéressés auraient eu d'autant plus à se plaindre que la peinture en est plus ressemblante ? Et nous venons d'indiquer un des grands charmes de ces *Mémoires*. — Que les lecteurs mondains ne s'effraient pas trop en voyant en tête du livre ce gros mot de « jansénisme. » Sans doute, le jansénisme est là dans son his-

toire et dans son appréciation théologique; il est là avec sa mine sombre et rebutante, tel qu'il se discutait dans les gros livres des gens du métier, à la Sorbonne ou dans les congrégations romaines; mais il y est aussi tel qu'il était au XVIIe siècle, c'est-à-dire mêlé à tout, à la politique aussi bien qu'à la religion, aux débats de la cour et des parlements comme aux discussions des assemblées du clergé, aux intrigues galantes comme aux ambitions théologiques; en sorte qu'un tableau du jansénisme livré par un peintre qui, comme le P. Rapin, était à la fois homme de couvent et homme du monde, nous donnera, avec la physionomie de l'Eglise et de l'école, celle de la cour et de la ville, celle des cercles mondains et même des ruelles. Impossible désormais, sans recourir à ces *Mémoires*, d'écrire, non-seulement l'histoire de la religion, mais même l'histoire générale pendant les plus belles années du XVIIe siècle. Pas de tableau plus complet et plus vaste, comme le dit justement M. Léon Aubineau, des mœurs de la France d'alors et des divers événements qui y passionnèrent les esprits; pas de galerie de portraits, nous l'avons dit, qui en reproduise plus fidèlement à nos yeux les principales figures; pas de recueil d'anecdotes qui mette mieux à nu les ressorts secrets qui faisaient tout mouvoir, qui nous introduise plus avant dans l'intimité des passions et des caractères. C'est avec ce livre qu'il faut en refaire ou en contrôler tant d'autres, comme le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, ou les vies du galant historien des Longueville et des Sablé. Ah! l'historien qui s'enflamme si aisément d'un amour posthume, va se prendre d'une belle haine contre ce P. Rapin qui lui rabaisse et lui découronne sa Longuevillle, et il va le loger dans le même cercle d'enfer que la Rochefoucauld, à moins que l'ami et le peintre trop complaisant de Mme de Sablé n'obtienne grâce pour l'adversaire et le peintre satirique d'Anne de Bourbon! — N'allons pas croire, toutefois, que le P. Rapin pèche par complaisance ou par hostilité de parti pris : il n'a d'autre parti pris que celui de la vérité; et, du reste, il est d'une impartialité et d'une modération qui font honneur à son caractère et à son goût. Lettré et toujours mêlé à la société polie, il ne s'emporte jamais, il ne sort jamais du bon ton, et ses malices mêmes sont aimables.

C'est assez dire que ses *Mémoires*, de la meilleure époque du goût et de la langue, sont écrits avec une grande urbanité et un grand talent de style; seulement, comme il les a achevés sans y mettre la dernière main pour l'impression, il y a laissé des lon-

gueurs, des contradictions, des répétitions, des négligences, qu'eût fait disparaître une révision sévère. Sachons gré néanmoins à M. Léon Aubineau de ne s'être pas chargé de ce travail, d'avoir tout respecté et tout publié, même ce qui est un peu fatras. Le goût du siècle est à l'intégrité des documents : à chacun de se faire sa part, surtout dans un ouvrage qui est un livre de renseignements et de consultation autant que de lecture courante. — Ne restons pas, pour ce qui regarde M. Léon Aubineau, sur cet éloge tout négatif ; mentionnons avec honneur les notes nombreuses sur tous les personnages nommés par le P. Rapin, dont il a accompagné le texte des *Mémoires*. Ancien élève de l'école des Chartes, livré depuis longtemps à l'étude religieuse et littéraire du XVIIe siècle, il était l'éditeur et l'annotateur le plus compétent du P. Rapin. Riche de ses propres recherches et aidé du concours de ses amis, il a pu répandre à pleines mains la lumière sur toutes les parties obscures des *Mémoires*. Il faut être en quelque sorte du métier, il faut savoir par expérience ce que coûte de fouilles dans les bibliothèques et les archives le moindre renseignement sur un personnage oublié, pour apprécier dignement le mérite de ces notes infinies. Non pas, toutefois, que nous voulions en affirmer toujours, soit l'exactitude matérielle, soit la justesse d'appréciation. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple de l'un et de l'autre, il est faux que saint Vincent de Paul demeurât aux Bons-Enfants *depuis* 1634 (t. I, p. 105, note 6), puisqu'il avait pris possession de Saint-Lazare dès l'année 1632 ; — il est mal de taxer de *mauvaise* (t. III, p. 353, note 1) l'éducation que Louis XIV fit donner au dauphin par les mains de Bossuet. — Et puisque nous en sommes aux querelles, reprochons encore à M. Léon Aubineau, et son système de reproduction du texte des *Mémoires*, et le peu de soin qu'il a mis à corriger ses épreuves. D'abord, il a voulu reproduire la vieille orthographe du P. Rapin : soit, bien qu'il y ait là un petit mérite archéologique auquel nous sommes peu sensibles ; mais il en a conservé jusqu'à l'orthographe vicieuse et contradictoire des noms propres ; et, comme dans ses notes il rétablit ces noms dans l'orthographe qui seule a cours désormais, il en résulte une contradiction nouvelle tout à fait désorientante et désagréable. Au XVIIe siècle, comme chacun sait, les noms propres n'avaient pas toujours d'orthographe bien arrêtée, tellement que le même personnage, Mme de Sévigné, par exemple, signait son nom de plusieurs manières différentes : à quoi bon dès lors respecter la façon si peu respectable dont le P. Rapin écrit tous ces noms, et ne

pas adopter partout l'orthographe d'usage ? Mais, ce qui est pire, ce sont les fautes d'impression qui émaillent le texte, fautes si nombreuses qu'il a fallu mettre à la fin des volumes cinq ou six grandes pages d'*errata*, et encore tout n'y est-il pas relevé, tant s'en faut ! Décidément, le pauvre P. Rapin n'est pas heureux en éditeurs : l'un, par ignorance, l'écorche et le rend méconnaissable ; l'autre, par pure négligence,— car sa compétence est au-dessus de tout soupçon,— le livre déparé par des taches trop nombreuses en compensation des lumières qu'il lui a ajoutées.

Ne restons pas sur ces reproches. Louons plutôt deux tables très-bien faites, et si commodes pour les recherches, qui couronnent les trois volumes : l'une des matières, l'autre des noms propres. — Remercions M. Aubineau, en notre privé nom, — car il ne faut pas être ingrat, — de la mention si honorable qu'il a bien voulu faire de nous et de nos travaux en plusieurs de ses notes, et remercions-le, au nom de tous, du service signalé qu'il vient de rendre, par cette publication, à la religion et aux lettres. U. MAYNARD.

83. **LES MOINES** *et leur influence sociale dans le passé et l'avenir*, par M. l'abbé F. MARTIN, chanoine honoraire de Belley, ancien curé de Ferney, curé archiprêtre de Ceysériat, etc. — 1 volume in-8° de XVI-576 pages (1865), chez Millet-Bottier, à Bourg, et chez les principaux libraires à Lyon et à Paris ; — prix : 6 fr. (Au profit du monastère de la Trappe de Notre-Dame des Dombes.)

Il serait difficile de concevoir un ouvrage d'une actualité plus saisissante. Les moines sont aujourd'hui calomniés, détestés ; on leur fait une guerre d'autant plus dangereuse qu'elle est plus savante, plus calculée. Et ce ne sont pas seulement les légions du rationalisme, ce sont des catholiques qui se livrent souvent à cette croisade insensée de récriminations antimonastiques. Ils ne sont pas rares les honnêtes gens de toute nuance qui disent d'un air doctoral : « L'Eglise peut vivre sans « les religieux ; à quoi bon les soutenir ? » Comme si un arbre, bien qu'il puisse vivre uniquement par le tronc, ne produisait pas nécessairement, par l'énergie de sa séve, des branches où s'épanouissent des fleurs et où mûrissent des fruits ! M. l'abbé Martin, à qui la religion et la science doivent déjà des publications estimables, s'est justement préoccupé des attaques malveillantes auxquelles participe une religion peu éclairée ; il a voulu venger les moines. De là ce livre, qui a eu l'honneur et le bonheur d'entrer dans le monde religieux et littéraire sous le double patronage de deux prélats d'un grand mérite,

Mgr de Langalerie, évêque de Belley, et Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève.

Pour être digne de son grand sujet, M. l'abbé Martin l'a étudié profondément ; il a consacré à ces investigations consciencieuses toutes les heures de loisirs que lui laissait son ministère paroissial, imitant dans ce rude labeur son ami l'abbé Gorini, de si regrettable mémoire. Toutefois, il n'a pas prétendu, — et il s'en explique tout d'abord, — écrire des annales et marcher ainsi sur les traces de M. de Montalembert : son travail est à la fois descriptif et philosophique ; ce n'est point une histoire détaillée, pas davantage un résumé substantiel ni une thèse où les faits, au lieu d'être énumérés, seraient simplement coordonnés dans une vaste synthèse. Ce livre raconte, discute et généralise. Il n'a ni l'étendue d'un exposé de longue haleine, ni la sécheresse d'un abrégé, ni exclusivement le coup d'œil profond du penseur. A tous ces points de vue, il cotoie pendant quelques siècles l'*Histoire des moines d'Occident*, de M. de Montalembert, à laquelle il fait de fréquents emprunts loyalement indiqués ; mais, même sur ce terrain, il sait s'ouvrir des chemins nouveaux. Rappelant à grands traits les services rendus par les moines, il en dégage la philosophie. M. de Montalembert, d'ailleurs, n'a pas encore dépassé le commencement du VIIe siècle et doit s'arrêter à la fin du XIIe ; M. l'abbé Martin, pour être complet, va jusqu'à la révolution française, la traverse, se place en plein XIXe siècle, et prend, en quelque sorte, possession de l'avenir au nom du présent. Ce ne sont pas précisément les ordres religieux qui l'occupent, mais les monastères du bon vieux temps, ceux qui ont sauvé l'Europe et fondé le monde nouveau. Nous verrons bientôt qu'en accordant aux moines une préférence trop exclusive, il a privé son livre d'une partie de la force qu'il pouvait lui donner.

L'ouvrage a deux parties, l'une consacrée au passé des moines, l'autre à leur présent et à leur avenir. Quant au passé, un rapide coup d'œil embrasse les trois grandes époques monastiques : la première, du Ve siècle à Charlemagne ; la deuxième, de Charlemagne au XIIe siècle ; la troisième, depuis ce temps jusqu'à nos jours.

La première, après un aperçu très-sagace et très-rapide sur le monachisme oriental, nous montre les moines d'Occident aux prises avec le monde romain qui finit et le monde barbare qui commence, leur double action sur les vaincus et sur les vainqueurs. Ils ferment le passé païen et ouvrent à l'Europe les immenses horizons du christianisme. Sans eux et sans la papauté dont ils étaient, — qu'on nous passe le

terme, — les aides de camp infatigables, l'Europe n'eût été qu'une lamentable ruine. Ils préservent et édifient ; ils gardent le feu sacré de la science ; les écoles romaines font place aux écoles épiscopales et monastiques. Puis, ils s'élancent au cœur même de cette barbarie qui a précipité ses cataractes sur l'empire ; dès le VIe siècle, ils envahissent pacifiquement l'Angleterre, l'Irlande, les îles voisines ; de là, mais surtout de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, sortent des essaims de moines qui s'en vont conquérir la Frise et l'Allemagne. Saint Benoît a créé cette grande famille monastique dont les rejetons vont s'implanter sur toutes les terres et grandir et fleurir sous tous les climats. Ce n'est pas assez de dompter la barbarie qui a franchi le Rhin et le Danube : les abbayes du Mont-Cassin, de Luxeuil, de l'ancienne et de la nouvelle Corbie, de Fulde, de Bobbio, de Saint-Gall, — joyaux qui brillent d'un éclat incomparable dans l'écrin monastique, — rayonnent bien loin dans les profondeurs ténébreuses de la Slavie et de la Scandinavie, là où se pressent des flots de barbares qui peuvent, au premier moment, briser leurs digues et inonder le monde. Rien de beau comme cette victoire anticipée du droit sur la force, du dévouement sur les passions. Malgré cette tâche, les moines ont attaqué l'hérésie aussi résolument que le paganisme ; ils ont combattu par l'autorité de la parole et de l'exemple les nations ariennes ; ils ont christianisé l'Europe, en même temps qu'ils l'ont défrichée, qu'ils l'ont instruite, qu'ils lui ont donné des champs, des villages, des cités.

Au VIIIe siècle, la nuit se fait : les hommes d'armes envahissent les monastères, les pillent et les dépravent. Dans les Gaules, des réformateurs vigoureux se lèvent : l'un pour le Nord, c'est saint Boniface ; l'autre pour le Midi, c'est Benoît d'Aniane ; les phalanges de moines irlandais et saxons les secondent ; et plus tard, quand le malheur des invasions aura fait déchoir l'esprit monastique dans les îles britanniques, il y aura échange de services : des moines fervents passeront à leur tour le détroit, et iront faire jouir nos voisins des bienfaits d'une réforme dont ceux-ci ont concouru à doter la France.

Ainsi se préparent les splendeurs du règne de Charlemagne. M. l'abbé Martin en recueille les principaux rayons au foyer de sa science, puis il nous introduit dans les ténèbres du Xe siècle, ténèbres moins épaisses qu'on ne l'a dit communément, car ce siècle a eu de grands saints, de grands docteurs, et a fait pénétrer le catholicisme au fond du nord. Cette décadence, au reste, on a le tort de la reprocher amè-

rement aux monastères. Une nouvelle invasion de barbares et les désordres d'une féodalité enivrée de sa force, livrèrent alors les abbayes à la brutalité du glaive ; l'investiture ajouta sa tyrannie à tant de causes qui eussent inévitablement tué l'Eglise, et avec elle la société, si l'Eglise n'avait eu qu'une vie humaine. En ce moment terrible, saint Grégoire relève, sous la puissante discipline du cloître, la société religieuse et la société civile, et c'est l'annonce d'une magnifique régénération. Voici l'heure des grandes réformes monastiques, l'heure des chartreux ; de Cluny, dont les influences seront gigantesques ; du Carmel, qui garde en Occident sa majestueuse physionomie orientale ; de Cîteaux, mère féconde, dont les fils iront peupler toutes les plages, de Cîteaux, dont les deux mille monastères couvriront le moyen âge d'un réseau civilisateur. C'est l'âge héroïque et vraiment sublime des monastères. L'auteur rencontre ici la grande figure de saint Bernard ; il s'arrête quelque temps à la contempler, et il la décrit avec l'éloquence du cœur. La prodigieuse famille cistercienne obtient aussi sa légitime admiration ; il en fait toucher du doigt l'organisation admirable, et certes il n'exagère pas quand il montre à quel point l'humilité, la pauvreté et la charité ont su, il y a six cents ans, trouver ces garanties de liberté sage dont la recherche, depuis plus d'un demi-siècle, passionne l'humanité. De cette efflorescence d'ordres monastiques sort naturellement une grande rénovation chrétienne, et l'ordre de Cîteaux y préside. Quel mouvement social ! quels progrès en tous sens ! M. l'abbé Martin esquisse avec bonheur le tableau si grandiose des croisades, des ordres militaires, des ordres pour le rachat des captifs. Les sciences, les arts, la poésie, la philosophie, la mystique chrétienne, se développent et gravitent autour de la théologie : la trêve de Dieu s'établit ; l'émancipation des serfs prend de grandes proportions ; la féodalité s'adoucit devant le froc du moine. Mais, à côté de ces lumières, il y a des ombres : des hérésies antisociales menacent d'engloutir la civilisation dans le sang et la boue ; de nouveaux besoins font surgir des ordres nouveaux : c'est le moment providentiel des disciples de saint Dominique et de saint François, comme ce sera, trois siècles plus tard, le moment des jésuites.

Là, l'historien se trouve mal à l'aise dans son plan ; les moines lui échappent, ou, du moins, laissent les premiers rangs à des légions plus alertes, plus militantes. Ainsi le veulent les circonstances, il le confesse ; mais son cadre est rebelle ; il n'admet pas les ordres religieux proprement dits ; les moines seuls y ont accès. En vérité, n'est-

ce pas dommage? Que de belles choses il aurait su dire sur ce qu'il appelle ces escouades de fraîche date, armées en guerre pour la vérité et pour l'amour! Cette lacune est d'autant plus regrettable que les ordres religieux, après avoir mêlé, pendant cinq siècles, leur vie à la vie des sociétés, ont reparu sous nos yeux, et qu'étant le point de mire des sarcasmes et de la calomnie plus vivement encore que les ordres contemplatifs et agricoles, ils méritent de paraître en face de notre temps avec tout l'éclat de leur passé.

Est-ce à dire, cependant, que l'histoire des moines soit à dédaigner dès le XIIIe siècle? Elle a, au contraire, beaucoup d'attrait. M. l'abbé Martin en explique avec bon sens et talent les phases si mal comprises. S'il descend avec eux, des hauteurs où ils fleurirent, sur la pente qui les conduisit, à travers mille épreuves, sous la hache révolutionnaire, c'est pour venger leur décadence des exagérations de toute sorte qui la calomnient. Sans doute, ils se relâchèrent de leur ancienne rigidité; mais, à part les exceptions, cette défaillance ne fut pas criminelle. Leurs ennemis ont transformé en scélératesse, en immoralité hideuse, l'affaiblissement de la discipline primitive; c'est ainsi qu'ils ont dénigré fort injustement les trappistes, les cisterciens, les carmélites, les bénédictins, les augustins, les prémontrés, etc., sans tenir compte des faits nombreux qui atténuent les torts; sans reconnaître les services rendus; sans avouer que les couvents, même dans leur déchéance, ne cessèrent jamais, jusqu'au jour où la révolution les dispersa, d'être la providence des pauvres et des affligés; sans admettre que les chartreux ont eu l'insigne honneur de n'avoir jamais besoin de réforme; que les jésuites ont gardé constamment leur ferveur première, et qu'au XVIe siècle, alors que la soi-disant réforme accusait tous les religieux avec violence pour s'emparer de leurs biens, des réformateurs s'élevaient en Italie, en Espagne, en France et dans le pays du Nord, pour restituer aux instituts monastiques toute leur vigueur. Le malheur des temps ne permit pas l'entier succès de ces tentatives. Quelles avaient été, d'ailleurs, les origines de la décadence? Les longues guerres de la France et de l'Angleterre, le grand schisme d'Occident, les maximes césariennes des légistes et les abus de la commende, voilà les fléaux qui désolèrent les abbayes. La commende surtout les mit aux mains d'une puissance séculière aussi avare que brutale; s'il faut s'étonner d'une chose dans ce débordement de tyrannie civile et militaire, c'est que

les monastères ne soient pas tombés plus profondément dans l'oubli du devoir.

S'attachant avec une prédilection marquée aux principaux incidents de la vie de la Trappe, M. l'abbé Martin apprécie très-judicieusement la réforme de M. de Rancé, et il suit la Trappe jusqu'à la révolution française. Proscrits pendant les mauvais jours, dom Augustin de Lestrange et ses religieux vont répandre en Europe les bienfaits de leur émigration; ils arrivent à la Val-Sainte, dont la fécondité merveilleuse inspire à l'auteur quelques-unes de ses meilleures pages. Nous assistons ensuite aux péripéties les plus émouvantes de la vie des trappistes jusqu'à nos jours. Pourquoi cette vive sollicitude à l'égard de ces religieux? En disant avec quelles délices il a passé quelques jours à la Trappe d'Aiguebelles, M. l'abbé Martin nous livre en partie, peut-être, le secret de ses vives sympathies pour cet ordre, pour ses diverses observances et pour le grand nombre de ses monastères. C'est à ces mêmes sentiments de prédilection qu'est due la touchante et belle notice qui a pour objet la fondation du monastère de la Trappe de Notre-Dame des Dombes, établissement précieux, qui, grâce au concours successif de trois évêques de Belley, s'est consolidé et fait entrevoir un meilleur avenir pour des populations jusque-là ravagées par la misère et par l'indifférence religieuse.

Nous serons courts sur la deuxième partie de ce livre; elle met en relief l'importance et même la nécessité des congrégations religieuses et monastiques dans la société moderne, si profondément travaillée par le rationalisme, et menacée, par son double crime de lèse-divinité et de lèse-raison, des catastrophes les plus redoutables. La situation religieuse, ou plutôt irréligieuse de cette société *progressive*, est fouillée dans ses plus hideuses profondeurs : ce travail, toutefois, manque un peu de concision; il est trop écrit au courant de la plume; il gagnerait à se condenser dans un seul chapitre, au lieu de se répandre avec quelque prolixité un peu partout. Au surplus, nous sommes ici en présence de considérations politico-religieuses fort attrayantes, mais dont l'abord nous est interdit.

L'auteur signale, avec un bonheur que nous partageons, la résurrection des ordres religieux d'hommes et de femmes; il dit en fort bons termes ce qu'ils sont, ce qu'ils peuvent et doivent être, par leur ministère, par leurs travaux théologiques, scientifiques, littéraires, artistiques, et aussi par la prière, l'expiation, la mortification de la chair, la fermeté de la foi, pour le triple bien de l'Eglise, de la so-

ciété civile et de l'intelligence humaine. A cet égard, il se complaît dans certaines peintures, sans dissimuler cependant qu'il redoute l'illusion d'un mirage. C'est à propos des missions étrangères qu'il s'abandonne à l'enthousiasme de ses espérances. Assurément, il est permis de croire que de très-brillantes destinées attendent, dans les deux mondes, les congrégations religieuses ; mais, là encore, les défectuosités du plan de l'auteur se manifestent. D'une part, il plaide *pour ses couvents;* de l'autre, il est forcé de convenir que, dans les conditions de lutte où les sociétés modernes sont partout placées, une très-grande part d'action, — la meilleure peut-être, — est et sera faite aux congrégations militantes; or, ces congrégations étant exclues, ou à peu près, de ses travaux, il suit qu'en faisant ressortir les influences nécessaires des ordres monastiques sur le présent et l'avenir de l'humanité, il néglige ou ne touche que du bout de la plume celles de ces influences qui sont le plus en harmonie avec les besoins des générations actuelles et futures. Il nous paraît donc qu'il ferait bien de donner prochainement un frère à ce volume, et de révéler ainsi, non pas les *moines* seulement, mais les *ordres religieux* dans le passé et dans l'avenir. Cette publication est trop distinguée, au point de vue religieux, philosophique et littéraire, pour rester incomplète et quelque peu contradictoire dans les limites restreintes qu'elle s'est imposées.— Si distinguée qu'elle soit, pourtant, elle aura besoin, pour une édition prochaine, d'être sévèrement révisée. Le style en est ferme, animé, parfois brillant et riche de poésie, mais il a des longueurs, des redondances, quelques embarras de phrases. Le fond des choses est sérieusement médité ; mais l'ordre et la méthode font parfois défaut ; la seconde partie, notamment, peut être réduite et partagée en chapitres *sui generis*, plus indépendants les uns des autres. Certaines réflexions devraient être adoucies; plusieurs nous semblent trop absolues. Est-il vrai, par exemple, qu'il faille nécessairement des *essaims* de missionnaires pour convertir des nations? L'histoire religieuse des trois derniers siècles nous fait voir, au contraire, des populations et des royaumes solidement conquis à la foi par des ouvriers apostoliques bien peu nombreux pour les moissons qui blanchissaient devant eux : rappelons-nous François-Xavier et ses quelques compagnons. Ailleurs, M. l'abbé Martin prétend que si les rois de France, au XVIe siècle, n'ont pas sécularisé les monastères, c'est qu'ils avaient, grâce à la commende, tout pouvoir de les spolier. Ce jugement est excessif. De François Ier à Henri IV inclusivement, tous nos souverains

ont été, malgré leurs fautes, sincèrement attachés au catholicisme ; s'ils n'ont pas, comme les protestants, mis la main sur les biens des abbayes, c'est que la foi les retenait. Peut-on dire, d'ailleurs, que les abus de la commende auraient livré complétement ces biens à leur cupidité ?

Il nous reste à former un vœu, c'est que le second volume de cette œuvre, le volume que nous désirons, soit moins maltraité que celui-ci par la typographie ! Le lecteur doit, par justice pour l'auteur, consulter d'abord les *errata*, une composition incorrecte ayant jeté dans le texte de graves *lapsus*. Mettons, par exemple, à son compte, au sujet du principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, des erreurs que le saint siége a censurées.

GEORGES GANDY.

84. **DEUX MYSTÈRES**, par S. Em. le cardinal WISEMAN, archevêque de Wesminter ; — *traduit* par le P. PASCAL-MARIE, de l'ordre des frères-mineurs de Saint-François. — 1 volume in-8° de 128 pages plus 1 gravure (1865). chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris ; — prix : 80 c.

Les *deux Mystères* du cardinal Wiseman sont deux gracieuses pièces destinées au théâtre enfantin d'un asile et d'une pension de jeunes filles.

Le premier (*les Bergères de Bethléem*) est un dialogue entre quelques pauvres filles de la Palestine qui dormaient dans la campagne, près de leurs troupeaux, et qu'une harmonie céleste, le « Gloire à Dieu » des anges sur le berceau de Jésus, vient de réveiller. Ce qui en fait le charme principal, c'est une simplicité naïve, mêlée à un sentiment de douce piété.

Le second (*sainte Ursule*) est plus long et d'une forme plus parfaite. Il reproduit le dénoûment tragique de cette légende qu'Ozanam a si bien racontée. « Ursule, fille d'un roi chrétien de la Grande-Bre-
« tagne, est demandée en mariage par un prince idolâtre. Elle donne
« son consentement pour sauver son père, mais on lui accordera trois
« ans pour jouir de sa virginité, et, pour présent de fiançailles, dix
« jeunes filles de la plus pure noblesse des deux royaumes. Chacune
« de ces dix sera, comme elle, suivie de mille compagnes. Alors, elle
« fait équiper onze galères, et, chaque jour, elle exerce sa jeune
« troupe à déployer les voiles, à soulever les rames... Un soir, le vent
« du nord s'élève ; les onze galères fuient sur l'Océan, arrivent aux
« bouches du Rhin et le remontent jusqu'à Bâle. Là, averties par
« un ange, les voyageuses prennent terre et passent les Alpes, pour

— Nous souhaitons aux *Etudes élémentaires* le succès qu'elles méritent.

J.-J. BOURASSÉ.

106. ÉTUDES *littéraires pour la défense de l'Eglise*, par M. Léon GAUTIER. — — 1 volume in-12 de 534 pages (1865), chez Mme veuve Poussielgue et fils; — prix : 3 fr. 50 c.

Deux choses ont préoccupé surtout M. Léon Gautier dans ces études, publiées déjà par divers recueils : le séparatisme et la convention en littérature; le séparatisme, ce divorce insensé entre la religion et tout ce qui lui appartient en ce monde; la convention, cet esclavage de la pensée dans les liens du formalisme. L'un et l'autre répugnent vivement à l'intelligence large et à la vive nature de l'auteur. Le séparatisme l'indigne; la convention lui pèse. Oui, depuis trois siècles, une scission à jamais regrettable s'est faite : on a fermé sous clef le catholicisme; on a mis ailleurs, en les séparant par des cloisons, la science, l'art, les lettres. Que vouliez-vous qu'elle fît, la religion, ainsi cloîtrée et murée? Qu'on brise les entraves de toutes parts, et que le catholicisme, rendu au grand air de la liberté, s'en aille embrasser ses fils et ses filles dont un fol orgueil l'a isolé, et qu'il pleure ! C'est le vœu de M. Léon Gautier ; c'est la passion de sa plume.

En racontant l'histoire de cette triste séparation, il rencontre le XVIIe siècle, et il se refuse à l'appeler grand. Là aussi, le catholicisme lui paraît à l'écart, et n'étaient Bossuet et Fénelon, il le verrait presque silencieusement assis dans son temple. N'est-ce pas bien sévère ? Le XVIIe siècle nous apparaît, à nous, comme une oasis entre deux déserts. Sans doute, il est, suivant le mot de Leibniz sur son époque, plein du passé et gros de l'avenir ; les révoltes de l'âge précédent y retentissent; l'éclair qui annonce le prochain orage y brille ; pourtant la religion, jusque sous les oripeaux du paganisme, est dans la politique, quand l'orgueil ou le plaisir ne la séduisent pas; dans l'art avec Lesueur ; au sanctuaire même le plus profane de la littérature, sur le théâtre, avec Corneille et Racine. A part ce siècle où, à travers tant de scandales, l'œil se repose sur les derniers restes d'un empire que la religion va perdre, nous gémissons avec M. Léon Gautier sur la folie qui emporte tout, âmes et corps, individus et sociétés, vers les domaines désolés et empoisonnés du doute et de la négation. Mais voici venir la réconciliation désirée : l'Eglise ressaisit toutes les branches desséchées de l'esprit humain ; sous son étreinte, elles vont reverdir dans une floraison magnifique et se charger de fruits. C'est à ce travail

que ces études viennent en aide ; une séve puissante y circule : il est facile de voir que la vie catholique a passé par là.

La convention, avons-nous dit, est le second fléau moderne auquel s'attaque M. Léon Gautier. La convention est l'oppression du beau. Née du paganisme de la renaissance, elle a, sous prétexte de faire respirer à notre littérature nationale et chrétienne le grand air d'Athènes et de Rome, *emmailloté notre génie*, et l'a presque étouffé dans les langes où sa vigueur virile se débattait. Là aussi, l'auteur trouve sous ses pas le XVIIe siècle, et il est rude à ses gloires. Pauvre Boileau, qui ne comprit rien au vol de la poésie ! Chétif la Fontaine, avec sa morale tout humaine ! Malheureux Fénelon, faisant entrer le paganisme dans son *Télémaque !* Cette fois encore, Bossuet sauve l'honneur du grand siècle.— Ici, M. Léon Gautier n'a-t-il pas vu les choses par le côté grossissant de sa lunette ? Est-ce que vraiment le *convenu* jette sur les lettres, à cette belle heure de l'esprit humain, son manteau incolore ? Tout s'ordonne, à la vérité, tout s'exécute comme une marche solennelle, sous le regard du grand roi ; mais, partout, quelle variété de grâce, de raison et de bon ton ! Malgré cette excentrique mythologie qui s'est glissée là comme une étrangère qu'on aurait dû mettre promptement à la porte, le catholicisme vit et respire sous un vêtement d'emprunt ; il anime secrètement jusqu'aux héros profanes de la tragédie racinienne ; il donne du bon sens et de la verve à Boileau, quand le jansénisme ne glace pas le *législateur* du Parnasse et ne borne pas ses horizons ; il se répand dans *Télémaque*, le revêt, sous une enveloppe usée, de l'idéal chrétien, et transfigure ses personnages. —Quant au XVIIIe siècle, nous l'abandonnons sans défense aux verges vengeresses de M. Léon Gautier. Comme lui, nous disons que la convention païenne a enfanté la convention soi-disant nationale ; le XVIIe siècle avait joué, fort innocemment à certains égards, avec les dieux et les déesses du ciel, de la terre et des enfers : peu à peu, ces hôtes perfides ont envahi tout le domaine des âmes ; ils les ont ramenées, flétries et captives, aux carrières antiques ; de là d'effroyables choses, qui retentissent encore au XIXe siècle.

En regardant notre époque, M. Léon Gautier ne se sent au cœur ni découragement ni honte ; il a raison, pourvu qu'il ne voie que le mouvement catholique. Certes, l'Eglise est fière de ce qu'elle fait maintenant à tous les horizons de la pensée. Elle renverse les barrières du séparatisme, et révèle des harmonies de foi, d'intelligence et d'amour que les âges précédents n'ont pas connues. Ne calomnions pas notre

temps ; ne médisons même pas trop de ses défaillances ; il sera magnifique peut-être. Laissez monter la séve catholique dans l'arbre de la science, et vous verrez. M. Gautier est plein de cette joyeuse espérance.

Pour lui, ce n'est pas assez que de saluer l'aurore qui blanchit ; il est à la fois belliqueux et contemplatif dans ce livre ; tantôt il combat, tantôt il adore. Mêlant la polémique à la philosophie, la philologie à l'art, restituant à la théologie tout ce qu'une sotte vanité lui a pris, il esquisse à traits un peu brisés la vaste synthèse que le séparatisme a détruite ou retardée. Pour ce grand'œuvre, il foule la convention d'un pied léger ; il dit dans un fier langage : Là où souffle l'esprit divin, là est la liberté. Et c'est chose remarquable, il aurait pu la noter, que cette innombrable variété des évolutions de l'esprit dans le giron de l'unité catholique ! Partout où le *convenu* païen s'impose, il fait marcher les intelligences comme des moutons de Panurge, à la voix d'une formule, d'une catégorie qui règne et gouverne. Quel niveau que celui qui passe sur toutes ces éminences du XVIII[e] siècle ! Le roi Voltaire et le roi Rousseau sont les despotes qui mènent le deuil de la liberté des esprits : l'impiété les copie, les calque ; elle est aux fers et elle parle d'émanciper le monde ! Les deux tyrans eux-mêmes ne s'appartiennent pas. L'un brille dans sa forme littéraire des reflets pâles du siècle qu'il loue, et importe en France la philosophie sceptique de l'Angleterre ; l'autre se revêt de Plutarque et de Montaigne, de Calvin et de Locke ; tous deux, pour avoir un bagage d'idées, pillent l'Angleterre et cachent leurs larcins de libres penseurs ; tous deux sont les serviteurs très-humbles et très-obéissants du vieux paganisme. Aujourd'hui encore, dans le camp du rationalisme, là même où le *convenu* païen ne domine pas et où l'orageux romantisme a ses coudées franches, qui donne le ton au roman, au théâtre, au philosophisme ? Quelques meneurs. Il y a pour la plèbe des mots à effet, des phrases bigarrées, chatoyantes, à l'usage de tous ; c'est l'or *pur* que la tourbe se dispute et dont elle se pare. Aux régions catholiques, au contraire, chacun est libre d'esprit et de cœur dans son obéissance ; la lumineuse diversité des espèces, des genres, des familles de talent, resplendit. On sait être soi ; chaque personnalité laisse son empreinte sur ses œuvres. Y a-t-il, par exemple, deux styles d'écrivains catholiques qui se ressemblent aujourd'hui, dans cette pléiade d'écrits régénérateurs qu'ils font luire sur le monde ?

Ce spectacle a saisi vivement le talent si spontané, si vivace de

M. Léon Gautier. S'il est charmeur d'oreilles, il est encore plus dompteur de préjugés. Il va même, dans son horreur du frein illégitime, jusqu'à malmener la rhétorique. Cet art de bien dire prend à ses yeux la figure d'un de ces affreux petits rhéteurs qui balancent leurs périodes académiques aux accords d'une rhétorique de collége. A vrai dire, s'il était donné à tous, comme à lui, d'écrire rapidement comme ils parlent, sans avoir maille à partir avec la syntaxe et le dictionnaire le plus orthodoxe, et de pratiquer d'instinct les plus légitimes règles en les méprisant, nous conseillerions à l'auteur de convoquer le monde littéraire à un immense auto-da-fé de tous les traités de rhétorique, et nous serions tentés d'applaudir de tout cœur. Hélas! quelle que soit la liberté des enfants de génie, les multitudes auront toujours besoin de s'entourer de préceptes comme de garde-fous. Elles se serviront de la rhétorique sans la servir, et peut-être, à cet égard, M. Léon Gautier ne sera-t-il pas toujours séparatiste. Peut-être aussi, s'il veut être plus tendre aux intelligences moins bien douées que la sienne, n'exigera-t-il pas de chaque prédicateur qu'il se livre, après une méditation profonde, au souffle de l'improvisation. Qui sait où ce vent pourrait conduire certains orateurs? M. Léon Gautier s'étonnerait lui-même des rivages où il les verrait arriver, et son affliction serait profonde.

Mais l'auteur de ces études n'est pas seulement un ennemi de la périphrase, un ami du franc langage : s'il veut qu'on écrive comme on parle et comme on pense, c'est à la condition qu'on pense et qu'on parle bien. A ce double titre, il passe en revue, au courant d'une discussion animée par la verve et tempérée par la sagesse, les frères et les faux frères, et il termine par un coup d'œil à vol d'oiseau sur les principes et les généralités qui battent en brèche séparatisme et convention.—Les frères sont les vaillants, les forts dont il a rencontré quelques écrits dans sa course à travers les livres, ce sont MM. Louis Veuillot, Ernest Hello, Jasmin, Mgr de la Bouillerie, Mgr l'évêque de Tulle qui a fait entrer la poésie dans la théologie; ce sont aussi les âmes d'élite qu'une mélancolie orageuse a touchées, par exemple Eugénie de Guérin, admirablement jugée; puis les esprits qui gravitent dans la bonne foi vers la lumière, et, de ce nombre, est la reine d'Angleterre méditant et priant. — Les faux frères, ou simplement les frères dissidents, sont MM. Guizot et Taine, Renan, About et Michelet, Feuillet, Flaubert, Emile Augier et Ingres. L'auteur varie, au gré du bon sens et de la charité, le ton du blâme. Il est peut-

être trop indulgent pour les ruines d'un grand poëte, Victor Hugo, et trop prompt à l'anathème pour la pauvre cervelle de M. Michelet. S'il a des touches médiocrement sévères pour M. Augier, c'est que ce triste dramaturge n'avait donné encore ni les *Effrontés*, ni le *Fils de Giboyer*. M. Octave Feuillet est remis à la place d'où une trop molle critique l'avait tiré. Le sensualisme abominable de *Salammbô*, n'est pas, ce nous semble, suffisamment fustigé; en revanche, quelle spirituelle exécution que celle de M. About! — Du côté des principes, nous trouvons M. Léon Gautier devisant en très-bons termes, mais trop favorablement pour M. Humboldt, des origines du langage; puis, nous charmant avec les merveilles antiséparatistes de l'hagiographie, avec la poésie du moyen âge, avec saint Liguori, qui ramène dans les champs de l'Eglise la miséricorde et la joie bannies par le jansénisme; nous le voyons faire sans pédantisme un catalogue de livres populaires à l'encontre de la petite littérature qui empeste les campagnes, et enfin réjouir notre fibre nationale par de belles échappées de vue sur la langue française, par une épopée et par un drame, tous deux enfants d'un âge de foi.

En résumé, M. Léon Gautier a tenu ses promesses. Ce sont bien là des *études* sérieuses, des études *littéraires*. L'inspiration qui les a dictées est aussi heureuse que la pensée qui les a recueillies. L'une et l'autre sont vouées à la *défense de l'Eglise;* il était difficile de mieux prêcher d'exemple contre le séparatisme et la convention.

GEORGES GANDY.

107. **JEANNE-MARIE**, par Mme Raoul DE NAVERY. — 1 volume in-12 de 314 pages (1865), chez C. Dillet; — prix : 2 fr.

Mme Raoul de Navery, — à l'égard du nom de laquelle il n'y a plus de mystère, — a le talent, nos lecteurs le savent, de donner à ses récits toujours moraux la parure d'un style gracieux et plein de vie. Telle elle s'est montrée jusqu'ici, telle nous la retrouvons écrivant une histoire qui eut, il y a peu d'années, du retentissement, et dont l'héroïne, après avoir obtenu le prix Montyon, trouve dans ces pages une gloire nouvelle qu'elle était loin de chercher.

C'est une bien simple histoire, et Mme de Navery s'est gardée de la faire disparaître sous le luxe des ornements de fantaisie. N'est-elle pas, d'ailleurs, un roman des plus étranges? Si l'auteur ne la revendiquait comme réelle, on la croirait impossible, tant elle défie la vraisemblance. Mais que ne peut le cœur chrétien d'une femme, quand il

s'agit de restituer à un époux son honneur, et de préserver des enfants de la dégration qui s'attache à la condamnation infamante d'un père ! — Jeanne-Marie est Bretonne ; elle est la femme de Lazare, pauvre et honnête cultivateur que le malheur a visité, qui a dû emprunter à des taux usuraires, et qu'une échéance terrible trouve impuissant à payer un billet. Que faire pour empêcher une vente qui sera la ruine complète du ménage ? L'oncle Claude est la seule ressource du couple désolé. Malgré son avarice, Claude, apprenant un jour de marché la détresse de son neveu, ne permet pas qu'il vende ses bœufs pour acquitter sa dette ; il lui vient en aide avec cinq cents francs. Lazare se retire joyeux et reconnaissant, et voyant sur sa route, dans un fossé, un couteau sanglant, marqué des initiales H. V., il l'emporte dans sa maison. Ce couteau a été l'instrument d'un crime ; Claude a été assassiné par un saltimbanque assisté d'un joueur d'orgues. L'un et l'autre l'avaient remarqué dans un cabaret de Fougères où se tenait la foire, et l'avaient suivit à la piste ; Alcide Verdure, — c'est le nom du saltimbanque, — l'avait égorgé. Ce couteau devient l'accusateur de Lazare ; il est arrêté comme prévenu d'avoir commis un meurtre sur la personne de Claude. L'excellent abbé Deschamps, curé de Sainte-Marie, n'abandonne ni Lazare, ni Jeanne-Marie et leurs deux petits enfants. Bernard, jeune avocat, neveu du saint pasteur, a à peine terminé son stage ; toutefois, la noble cause qui s'offre à lui tente son courage ; il plaide pour Lazare, mais, hélas ! inutilement. Celui-ci est déclaré coupable par le jury ; grâce aux circonstances atténuantes il échappe à l'échafaud, mais pour subir les travaux forcés jusqu'à la fin de sa vie. — Jeanne-Marie a été, pendant la longue détention de son mari, sa douce providence ; une digne famille d'ouvriers lui a donné constamment, pendant qu'elle était à Rennes, les consolations d'une généreuse hospitalité ; et la femme du président de la cour d'assises, intimement convaincue de l'innocence de Lazare, s'est montrée compatissante et obligeante pour elle. L'intrépide fermière, entendant la condamnation de son mari, a laissé échapper du fond de son âme cette énergique protestation : « Sur mon « honneur et ma conscience, Lazare n'est pas coupable. » Avant de se retirer, elle demande qu'il lui soit permis d'emporter *le corps du délit*, le couteau fatal. A l'aide des deux lettres qui y sont gravées, elle espère trouver le criminel. — C'est à l'œuvre, en quelque sorte surhumaine, de la réhabilitation de Lazare, qu'elle vouera désormais sa vie. Elle s'en va donc, conduisant avec elle de foire en foire ses

très-sainte Trinité, à Dieu le Père, à Jésus-Christ sous ses différents *noms tirés de la sainte Ecriture*, au Saint-Esprit, à tous les saints, aux saints anges, à la divine eucharistie, au saint nom de Jésus, aux saints docteurs, à saint Joseph, au sacré cœur, etc. Il y a aussi plusieurs paraphrases de l'oraison dominicale, et de magnifiques pages pour la préparation à la mort. Nous le répétons, ce manuel est digne de la faveur dont il jouit parmi les personnes qui savent le latin.

Déjà il avait été traduit, au XVIIe siècle, sous le titre d'*Heures chrétiennes tirées de l'Ecriture et des Pères;* mais on y avait glissé le poison janséniste, ce qui le fit interdire par un grand nombre d'évêques. M. l'abbé de Gérauvillier a donc eu une excellente idée en se proposant de lui restituer son véritable esprit, pour le populariser parmi les fidèles : on doit lui en savoir gré, et les âmes pieuses s'applaudiront du trésor qu'il vient leur offrir. — Seulement, en se préoccupant trop de traduire à la lettre, il a parfois oublié les règles de la langue, et presque toujours ce qu'elle a d'élégant et de choisi. Elle aurait à se plaindre en plus d'un endroit. La *victoire* DES *tentations* (p. 732) veut dire tout le contraire du sens, qui est *victoire* SUR *les tentations;* — on ne remporte guère de triomphe *contre* des ennemis (p. 579); — *courtes et* NERVEUSES *oraisons* (p. 578) est une expression pour le moins singulière; — pourquoi ne pas traduire *Christus* par *Jésus-Christ?* ce mot *le Christ* a une odeur de protestantisme qui choque un peu, ailleurs que dans les apologies. Pourquoi aussi ne pas appeler les jours de leur nom vulgaire, *lundi*, *mardi*, etc.? Combien de fidèles ignoreront certainement que la 4e *férie* veut dire le mercredi, la 5e le jeudi, etc. En général, tout cela est beaucoup trop servile; c'est un bon principe porté à l'exagération. — Voilà de bien légères taches. A cause de cela même, il était bon de les signaler; car le *Paradis de l'âme chrétienne* ne peut manquer d'avoir plusieurs éditions, et la piété ne perd rien à se produire en meilleur langage. V. POSTEL.

112. **DES RAPPORTS** *de l'homme avec le démon, essai historique et philosophique*, par M. Joseph BIZOUARD, avocat. — Tomes IV, V et VI, — 3 volumes in-8° de 628, 704 et 894 pages (1864-1865), chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 6 fr. le volume.

Ces trois volumes terminent l'important ouvrage dont nous entretenions nos lecteurs il y a plus de dix-huit mois (t. XXXI, p. 135). En avançant dans son sujet, M. Bizouard est arrivé aux confins du XVIIIe siècle, et c'est à faire l'historique de la magie, à l'apprécier philoso-

phiquement et religieusement, qu'il a consacré cette seconde partie de son travail. La matière était riche et appelait les plus graves méditations d'un esprit sérieux.

Vers la fin du XVIIe siècle, la législation civile devient plus tendre pour la sorcellerie, et se contente de la frapper dans ses pernicieux effets. Environ un siècle plus tard, l'assemblée constituante l'émancipe tout à fait de la vindicte des lois. Dans cet intervalle, la vieille magie ne cesse pas, témoin les convulsions et les faux prodiges du jansénisme, de se développer sous ses formes anciennes. Néanmoins, les discussions contradictoires que ces faits soulèvent au milieu du scepticisme naissant des esprits, hâtent les progrès de l'incrédulité moderne, et sont les avant-coureurs d'autres manifestations d'autant plus dangereuses qu'elles seront masquées d'hypocrisie. En effet, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le mesmérisme naît et grandit, en même temps que l'illuminisme et la franc-maçonnerie conspirent contre le Christ et son Eglise et contre l'ordre social. Le mesmérisme est un germe fécond où Satan a déposé l'avenir de son œuvre. Bientôt le magnétisme animal se transforme : il n'est pas seulement « guérisseur, » il est « voyant. » Avec le XIXe siècle il atteint sa période transcendante, et fait des choses capables, s'il était possible, de séduire les élus mêmes. Le magnétisme, pourtant, n'est que le précurseur d'une plus grande action satanique. Voici le faux spiritualisme et le spiritisme, frères ennemis nés du même père, de celui qui fut menteur dès le commencement. Là encore, comme dans le magnétisme, il y a progrès successifs dans les manifestations mauvaises : d'abord, Satan amuse, il fait tourner les tables, il est folâtre; peu après, il devine en restant badin; ensuite, il se passe d'agents extérieurs, il se joue tout seul des lois de la nature; puis, il se fait révélateur, il prophétise par la main et par les lèvres des médiums. Il va plus loin : il enseigne, il voit sans intermédiaire; lui-même tient la plume ou le crayon doctoral, ou écrit mystérieusement sans secours visibles. D'autres fois, il a des secrétaires, il leur dicte des livres, il les transforme en peintres, en dessinateurs, et surtout en hiérophantes d'une religion nouvelle. En même temps, une philosophie matérialiste, athée, naturaliste, humanitaire et unitaire, reçoit de ces révélations une consécration infernale; le grand œuvre avance par la franc-maçonnerie et les sociétés secrètes directement inspirées par l'ange de ténèbres. Caché sous des phénomènes soi-disant fluidiques, Satan dissimule son empire à mesure qu'il l'étend; il

essaie de ruiner, par la contrefaçon des miracles, la croyance au surnaturel divin, et il se flatte de détrôner Dieu dans les sociétés contemporaines pour y régner à sa place.

Telle est la vaste conjuration que M. Bizouard devait expliquer, démontrer par l'alliance d'un solide savoir et d'une haute raison. Cette tâche l'a trouvé, comme précédemment, studieux et intrépide; plus encore que dans les trois premiers volumes, il a voulu dire à son siècle toute la vérité, déchirer tous les voiles qui la dérobent, faire justice des préjugés honorables qui s'obstinent à ne pas la voir, et inviter les générations actuelles à s'éloigner au plus vite des abîmes qui les fascinent. Esquissons très-rapidement son étude, sans indiquer tout d'abord les imperfections de jugements et de méthode que nous devrons y signaler.

Le tome quatrième s'ouvre sur les ébats de la sorcellerie au XVIII[e] siècle, et sur les peines qu'on lui inflige, sur les possessions et obsessions qui se multiplient; puis, les « prodiges » du jansénisme sont historiquement développés et soumis à une critique intelligente. L'auteur en fait remarquer la progression instructive; il fouille les principaux documents de l'époque, et spécialement les *Mystères dévoilés*, qui mettent dans tout leur jour le caractère cyniquement et cruellement infernal du langage et des actes des convulsionnaires; il expose les rivalités des jansénistes secouristes et anti-secouristes, les diverses opinions du temps sur les miracles des sectaires. Il prend lui-même les faits à partie, les discute et en tire tout ce qu'ils renferment d'évidemment démoniaque. Après les disciples de Jansénius viennent les illuminés, Swedenborg et Cagliostro, Mesmer, la franc-maçonnerie et le jacobinisme; exposition et discussion admirables de méthode, de netteté, de logique et d'énergie.— Voici le XIX[e] siècle. Lui aussi pratique l'antique magie; l'auteur le prend sur le fait et le dénonce; les possessions, les obsessions, les guérisons superstitieuses se laissent voir en France, en Allemagne, en Angleterre, en Suède, en Italie et ailleurs.

Le cinquième volume nous initie au merveilleux magnétique. Impossible d'analyser ni même d'indiquer sommairement les sources d'information d'où jaillit à nouveau, sur un sujet tant exploré cependant, la plus abondante lumière. Toutes les branches du magnétisme sont passées en revue; ses phases se succèdent et font voir de plus en plus les cornes et le pied fourchu de Satan; les maladies mêmes qui présentent les phénomènes du somnambulisme magnétique ne sont

pas négligées; il y a là de curieuses et piquantes révélations. — A la suite de l'exposé, l'examen. Le magnétisme n'est-il qu'exaltation d'esprit, jonglerie et imposture? Non, répond M. Bizouard, et il le prouve. Le fluide vital de M. Deleuze, la vie spiritualisée de M. Chardel, l'*od* d'Eliphas Levi, la lumière astrale ou éthérée de MM. Gentil et consorts, *expliquent-ils le somnambulisme* avec ses extases, avec le don des langues, la prévision, l'apparition des morts ou des vivants, avec l'attraction, l'apport subit des objets, la communication de pensées, la vue à distance au travers des corps opaques? M. Bizouard le nie, et, prenant corps à corps successivement les théories fluidistes, animistes, panthéistiques, la théorie aussi qui prétend expliquer toute chose par la puissance de l'âme, il les terrasse. M. l'abbé Loubert, un docteur en droit canon que ses connaissances physiologiques et médicales ont fait incliner vers le naturalisme magnétique, est convaincu, comme M. Deleuze, d'avoir mis en avant un agent imaginaire qui ne lève nullement les sceaux du somnambulisme. Arrivent les spiritualistes : les uns font intervenir les âmes des morts, d'autres des anges et des démons; d'autres enfin ne signalent que des esprits mauvais. Cette fois encore, les systèmes sont passés au crible. M. Bizouard, dans sa rude sincérité, ne fait pas même grâce aux démonologues catholiques qui ont osé, comme l'abbé Fiard, l'abbé Wurtz et l'abbé Frère, manier ce sujet difficile d'une main partiale ou inexpérimentée; il lui faut, à lui, une science bien sûre, nourrie d'études philosophiques, et un ferme bon sens. Se plaçant donc résolument sur le terrain de l'orthodoxie, il rappelle les décisions de Rome sur le magnétisme, et, entre autres, l'Encyclique de Pie IX, en date du 30 juillet 1856. Il résulte de ces doctrines que les passes et les effets purement physiques qu'elles produisent sont seuls permis; ce qui réduit à néant les opérations magnétiques, car enfermées dans ces limites, elles ne rempliraient pas le but désiré, elles ne donneraient pas les résultats qu'on espère. — Les aliénistes, les physiologistes, les partisans de l'hallucination à tout prix, sont-ils plus heureux que les théoriciens déjà réfutés? L'auteur prouve avec une lucidité qu'envierait le plus habile magnétiseur, que les docteurs Bertrand, Calmeil, Esquirol, que MM. Brierre de Boismont, Michéa, Leuret, Lélut, Moreau (de Tours), etc., sont impuissants à expliquer, par leurs suppositions banales et gratuites, des phénomènes évidemment extra-naturels. A cet égard, il recueille les aveux très-remarquables que les académies ont dû faire, après un long examen de la question magnéti-

que ; ces aveux auraient été bien plus explicites, si la science médicale, trop facilement alarmée, n'avait traité le magnétisme comme un rival compromettant qu'il fallait condamner au silence.

Nous abordons le sixième et dernier volume. Les philosophes du XIXe siècle y sont au premier plan. Kant et Fichte, Schelling, Hégel, MM. Vacherot, Renan, Leroux, Comte, Littré, Fourier, Albert Lemoine, Alfred Maury, puis les vitalistes et les animistes, produisent en raccourci leurs systèmes. En face de l'école de Montpellier, M. Bizouard revendique catholiquement, avec saint Thomas, les Pères, les papes et les conciles, tous les droits de l'âme, en tant qu'elle *informe* le corps humain. Après un coup d'œil sur la secte de Michel Vintras et sur le mormonisme, qu'il taxe d'hérésies nouvelles, comme produits nouveaux de la libre pensée protestante et rationaliste, il met en scène le spiritisme et le faux spiritualisme ; il ne les quitte pas qu'il n'ait enflé prodigieusement ce tome suprême : huit cents quatre-vingt-huit pages : rien de plus, mais rien de moins. C'est assez dire que, sans épuiser les sources intarissables de la *scienza nuova*, il les a fait couler à larges flots. Au surplus, toujours la même marche. Le faux spiritualisme apparaît en Amérique ; il envahit l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Europe, et partout, excepté à Rome, cette superstition damnable a ses coudées franches. Dans cette épopée de manifestations chaque jour plus nombreuses, certains personnages, M. et Mme Hennequin, puis le fameux Home (Voir notre t. XXX, p. 339), figurent à l'état d'épisodes. Ce qu'il y a de détails sur ces amis privilégiés des esprits, et principalement sur le magicien écossais, ne peut que s'indiquer. Nous ne tenterons même pas, dans cet article forcément limité, d'ouvrir les écluses à ce flot roulant et tumultueux, où l'on entend toutes les voix de l'abîme. C'est ensuite, suivant l'usage, le défilé des théories. Chacune d'elles a la parole. MM. Faraday et Chevreul ont à leur service les mouvements involontaires et *inconscients ;* M. Babinet, le ventriloquisme ; M. Jobard, le semi-fluidisme et le semi-spiritualisme ; M. Delaage, l'esprit de vie ; M. Rogers, l'*od* universel ; M. de Gasparin, la projection du fluide par la volonté ; MM. Braid et Carpenter, l'électro-biologie ; le spiritisme fait plaider, sous la direction de M. Allan Kardec, la cause de la réincarnation des âmes par des esprits amis ; le spiritualisme, guidé par M. Piérart, jette l'anathème au spiritisme et à sa théorie des réincarnations ; il traite ce faux frère d'hypocrite et de mal appris. Certains spiritualistes catholiques ont l'extrême bonté de croire aux manifestations spirites ou spiritualistes des défunts.

Contre eux tous, M. Bizouard use d'abord, autant qu'il le peut, d'un procédé de bonne guerre : il fait battre le ventriloquisme par MM. Du Vernet, de Mirville et de Gasparin ; les théories des mouvements involontaires, du fluide universel, du semi-fluide et du semi-spiritualisme, de l'électro-biologie, par M. de Gasparin, et le système de celui-ci, à son tour, par des écrivains non démonologues, par M. de Caudemberg, un sévère logicien, par l'abbé Almignana, par M. Henri Carion, par MM. Allan Kardec et Piérart. Venant ensuite à la rescousse avec MM. de Mirville et Des Mousseaux, et s'armant d'un bon sens impitoyable, il fait tomber une à une les fausses théories ; avant d'en *prendre congé, il se donne le plaisir de voir le* panthéisme nébuleux de M. Morin passé au fil de l'argumentation puissante de MM. de Caudemberg et de Gasparin. Sur toutes ces ruines, il établit fièrement la doctrine catholique, la doctrine que l'Eglise, malgré les tendances naturalistes qui avaient, à l'endroit de la magie, envahi le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, a constamment et catégoriquement maintenue par son enseignement théologique, par son rituel, par les décisions des papes et des conciles.— Revenant à la philosophie, il combat, pour établir solidement la vérité du miracle divin, MM. Figuier, Alfred Maury, Larroque. Il ne dédaigne même pas de faire à M. Michelet l'honneur bien immérité de citer longuement son immonde et ennuyeuse *Sorcière ;* il oppose à M. Renan des prodiges incontestables ; enfin, résumant son essai, il fait retentir les menaces des mauvais esprits ; il dévoile la régénération terrible qu'ils se vantent d'opérer bientôt dans le monde *unitaire* sur les débris de tout ce qui est. Sans être un Jérémie, il avertit, il sollicite, il presse ; s'il ne dit pas : « Catilina est à nos portes, » il croit devoir dire que le magnétisme et le spiritisme sont les plus redoutables signes de l'époque, qu'ils sont les pronostics d'une immense catastrophe religieuse et sociale, et qu'il est temps de liguer tous les bons esprits et tous les cœurs honnêtes contre une conspiration visible et tangible, qui enserre le monde et que l'enfer conduit.

On voit combien le grand ouvrage qui nous a deux fois occupés est grave, *consciencieux. Pour le mener à bonne fin*, l'auteur a dû faire d'immenses lectures ; rien qu'à propos du jansénisme, pour ne citer qu'un exemple, il a compulsé trente ouvrages au moins ; il en a pris la moelle et l'a condensée dans quelques pages ; ainsi a-t-il agi tout le long de ces six volumes ; et comme il voulait arriver à son heure, il s'est hâté, de peur d'arriver trop tard. De là les redites, les longueurs, les détails verbeux, et une sorte de pêle-mêle

qui déparent, à certains moments, ce premier jet, et disparaîtront, nous aimons à le croire, dans une seconde édition plus calme et plus recueillie que la première. De courtes observations vont légitimer cette critique toute amicale.

Au tome quatrième, le livre dix-huitième, sur l'esprit naturaliste du XVIIIe siècle, sépare brusquement les faits jansénistes des théories *qui les expliquent; on perd de vue le sujet principal*; il semble que ce livre, trop long du reste, eût dû suivre le développement des théories pour en donner le sens philosophique. — Le livre vingtième réfute les arguments du rationalisme actuel contre le merveilleux de la magie; n'est-ce pas devancer le temps? Ces considérations auraient dû figurer dans l'examen philosophico-religieux qui se trouve, comme nous l'avons vu, au dernier volume. — Pourquoi aussi, au chapitre neuvième du vingt-troisième livre, mentionner les opinions présentes sur le *tournoiement* de la baguette, sur l'incombustibilité et sur le sabbat, avant même qu'on ait abordé le mesmérisme du XVIIIe siècle? Ces anticipations déroutent le lecteur.

Dans le cinquième volume, le défaut de méthode est plus visible. Le livre vingt-sixième est diffus, sans cesser d'être clair. Un magnétiseur, M. Lafontaine, va et vient avec trop de sans-gêne du chapitre premier au chapitre second. La réfutation des systèmes sur le magnétisme n'a pas une marche assez régulière. Les neuf chapitres du livre vingt-huitième sont loin de s'engendrer les uns les autres; les suppliques envoyées à Rome sont séparées par trois chapitres de l'encyclique qui dévoile à tous les évêques les abus du magnétisme; les théories des aliénistes et des physiologistes, au livre suivant, pourraient être plus brièvement résumées, et il fallait attendre, avant de leur livrer une attaque sommaire, qu'elles eussent toutes fait valoir leurs moyens de défense.

Le sixième volume nous montre en de plus grandes proportions encore ce désordre dans la distribution des matières. La philosophie est coupée en deux : au livre trentième, Kant, MM. Renan, Leroux, Maury, etc.; au livre trente-cinquième, MM. Figuier, Larroque, Michelet, et encore MM. Renan et Maury, puis immédiatement les *prodiges* de Rose Tamisier. Au livre trentième, les décisions du Souverain Pontife en 1857 et 1860, sont intercalées entre le vitalisme et Michel Vintras. Que viennent faire au livre trente et unième Vintras et les mormons, comme avant-gardes du pseudo-spiritualisme américain? L'auteur croit trop facilement au merveilleux de ces sec-

taires, et les preuves qu'il en donne sont insuffisantes ; il avoue cependant qu'une commission archiépiscopale a nié, après mûr examen, les soi-disant miracles de Rose Tamisier, et que cette femme a été condamnée comme escroc. Ailleurs, il daigne prendre au sérieux la mission de Martin de Gallardon, et une soi-disant apparition dont l'empereur aurait été le but. Rien de cela, d'ailleurs, n'est à sa place et ne se lie à la trame de l'ouvrage. L'importance des phénomènes spirites est signalée au chapitre dixième du livre trente et unième et au chapitre septième du livre trente-deuxième. M. de Guldenstubbé, un évocateur, vient scinder les aventures de M. Home, dont M. Bizouard juge avec trop d'indulgence la personnalité ; les doctrines spirites sont dispersées au lieu d'être vues d'un coup d'œil d'ensemble. En général, ce sixième volume dénote une remarquable fécondité d'analyse, mais aussi peut-être une grande précipitation de travail. L'auteur n'a pas voulu terminer son œuvre sans y mettre un surcroît de faits et d'observations ; et, à mesure que lui sont venus les uns et les autres, il s'en est emparé sans trop examiner quel rang ils devaient avoir dans la double hiérarchie de ses récits et de ses idées. Tout cela sera fructueusement soumis à un travail harmonieux de révision. Ainsi, le raisonnement sera parfois plus serré, le style plus énergique ; les répétitions seront évitées, et le tome sixième, au lieu de garder neuf cents pages, en sacrifiera quelques-unes, non sans plaire à la majorité des lecteurs.

Un mot, en finissant, sur une pensée trop chère à M. Bizouard. D'une part, il croit à la sincérité des grands perturbateurs du sens religieux des peuples, et il les estime fortement convaincus ; d'autre part, il les croit tous livrés à la magie ; il les transforme en aides de camp du démon. Cette double pensée nous paraît excessive. N'est-ce pas trop honorer des « suppôts du diable » que de leur accorder *a priori* une bonne foi robuste, et d'expliquer par elle leurs influences ? Est-il certain que Satan ait visité Mahomet, et que ce « prophète » fut sincère ? Où sont les preuves des faits merveilleux du mormonisme ? A cet égard, M. Remy n'est certes pas une irréfragable autorité (Voir notre t. XXXII, p. 344). Luther et Calvin, tous les grands hérésiarques qui ont dévasté l'Eglise, ont-ils été magiciens, sorciers ? Quels sont les prodiges du protestantisme ? Quels ont été ceux des sophistes du XVIII[e] siècle ? M. Bizouard, sur ce point, s'est laissé séduire par une idée fixe du docteur Brownson de très-regrettable mémoire. Ne confondons pas, dans l'histoire des hérésies et du rationalisme, les inspirations de

Satan avec son intervention extra-naturelle ; cette intervention est fréquente, mais non continue.

Ces observations, avons-nous besoin de le dire, ne diminuent en rien la haute estime que cet ouvrage nous inspire. Une place distinguée lui est due dans toutes les bibliothèques d'hommes instruits ; seulement, nous prévenons que ces volumes, comme les premiers, renferment des détails forcément scabreux. Bien qu'ils soient en latin et se réfugient souvent dans les notes, ils bravent cependant l'honnêteté et n'appellent pas tous les regards : ils ne s'adressent qu'à la science.

GEORGES GANDY.

113. **UN RELIGIEUX DOMINICAIN,** — *Le R. P. Besson, sa vie et ses lettres,* par M. E. CARTIER. — 2 volumes in-8° de VIII-548 et 540 pages plus 1 portrait (1865), chez Mme veuve Poussielgue et fils ; — prix : 12 fr.

M. Cartier, l'estimable éditeur ou promoteur de la *Bibliothèque dominicaine*, après avoir publié la *Vie de Fra Angelico de Fiesole* (Voir notre t. XVIII, p. 145), nous donne aujourd'hui celle de son frère en religion, de son émule en vertu, en sainteté, comme aussi en peinture, le R. P. Hyacinthe Besson. Cette nouvelle biographie, digne de la première, offre de plus un double attrait et un double intérêt. En retraçant la vie d'un fils de saint Dominique, que beaucoup d'entre nous *ont connu* et aimé, elle nous donne de précieux renseignements sur le rétablissement des frères prêcheurs en France ; elle nous initie aux secrets de cette jeune famille dominicaine qui, des noviciats de Sainte-Sabine et de Bosco, est venue prendre racine sur notre sol. On serait tenté de reprocher à M. Cartier d'avoir trop cédé ici à son attrait personnel, et fait une part trop large à cette partie secondaire de sa tâche. De longues digressions font trop perdre de vue cette douce figure du P. Besson, vers laquelle on désire revenir. Et cependant, tous ces détails historiques offrent un intérêt si vrai qu'on regretterait de ne point s'y arrêter.

Né en 1816, aux environs de Besançon, fils d'un pieux soldat de l'armée de Condé, Charles-Jean-Baptiste Besson vit un grand deuil couvrir son berceau. Son père mourut des suites d'une blessure. Elevé chez son aïeul maternel, riche propriétaire aimé et estimé dans tout le pays, il conserva de sa première enfance d'heureuses et douces impressions ; mais des revers de fortune vinrent tout changer : le bonheur de cette maison chrétienne disparut, comme celui de Job, sans soulever un murmure. Le jeune Besson n'avait plus

que le dévouement de sa mère. Alors commença cette vie si pleine de courage, de sacrifice et de tendresse, que les hommes ont admirée sur la terre, et que Dieu a récompensée dans le ciel.

Cette vie de Mme Besson, en occupant une large part dans celle de son fils comme dans le livre de M. Cartier, le revêt d'un charme tout particulier. Aux gens du monde qui voient trop souvent dans un religieux un homme ayant brisé violemment les liens de la nature, et dès lors presque étranger aux douces et tendres affections de la famille, nous recommandons cette biographie. Ils y verront comment on peut être tout ensemble un saint religieux et le plus affectueux, le plus dévoué des fils.

Devenue la commensale de M. l'abbé Leclerc, curé de Notre-Dame de Lorette, à Paris, vénérable vieillard qui devait être le protecteur et le guide de son fils, Mme Besson plaça son cher enfant dans une pension voisine, où se manifestèrent aussitôt ses goûts d'artiste, et où, vers 1832, vint un professeur qui eut sur lui la plus heureuse influence. M. Roux-Lavergne, collaborateur de M. Buchez dans son *Histoire parlementaire*, aujourd'hui prêtre et professeur de philosophie, ayant remarqué dans son élève une riche nature, s'appliqua à donner une bonne direction à l'activité de son intelligence, et à le guider dans l'étude du vrai et du beau. Un peu plus tard, à la mort de l'abbé Leclerc, le jeune Besson, à l'abri du besoin par un legs considérable de son bienfaiteur, quitta sa pension, étudia la peinture, et devint à son tour l'un des disciples de M. Buchez, qui vient de terminer par une mort chrétienne une vie honnête et laborieuse. On sait qu'à cette époque M. Buchez exerçait dans la presse et parmi les jeunes gens une véritable influence : son école fut une réaction courageuse contre le matérialisme et l'athéisme révolutionnaire.

Le jeune Besson se passionna pour les doctrines de cette école. Les réunions de la rue Chabannais le mirent en relation avec des artistes qui rêvaient aussi la restauration de l'art, et voulaient le retirer des débauches du sensualisme. Mais son ami le plus remarquable, fut Piel, qui devait être un jour son frère dans le cloître. Piel, rédacteur des articles de critique dans l'*Européen*, avait pour collaborateur le jeune Besson pour tout ce qui regardait la peinture. C'est là que nous pouvons trouver ses doctrines artistiques, assurément les plus applicables et les plus chrétiennes.

Il n'était point cependant chrétien encore dans le sens vrai et pratique de ce mot ; mais son caractère et ses vertus annonçaient

prendre si c'est à tort ou à raison que nous y signalons des défauts. Celui qui nous paraît le plus grave, c'est la présence simultanée de deux héroïnes qui se disputent notre intérêt à des titres à peu près égaux, et qui ne l'obtiennent complétement ni l'une, ni l'autre. Sans doute, les deux miss ne sont point aimées à la fois, mais tour à tour et dans une mesure différente. Mais il n'en résulte pas moins que celui qui s'attache à elles est un homme vulgaire et peu digne d'intérêt. Il est tout simple que le mari d'une marchande, d'une fermière, ou de toute bonne ménagère, se donne, quand il est veuf, une seconde femme dans l'intérêt de son commerce, de sa basse-cour et de son bien-être matériel : il est dans la prosaïque vérité de sa position ou de son caractère en agissant ainsi ; mais un amoureux de roman qui l'imite se dépoétise, et tombe des hauteurs de l'idéal au niveau de l'épicier ou du commis d'un magasin de nouveautés. — Une autre faute, c'est le fractionnement du drame en deux parties, dont l'une est l'histoire de Mary, l'autre l'histoire d'une héroïne nouvelle, de miss Belinda ; plus la première a intéressé, plus on s'impatiente d'avoir à l'interrompre pour passer à la seconde. En même temps que miss Braddon nous offre, l'une après l'autre, deux belles et bonnes créatures à aimer, elle nous donne, mais toujours aussi l'une après l'autre, deux créatures perverses à haïr, miss Olivia et Paul Marchmont. Ces deux perversités réunies ne nous auraient pas choqués comme invaisemblables ; seulement, nous aurions voulu qu'elles intervinssent dans l'action dès le principe et jusqu'à la fin.

Les caractères ne sont non plus ni assez accusés, ni assez soutenus, à commencer par celui du héros, Edouard Arundel, dont le portrait n'est qu'une esquisse, et qui, après avoir parlé en matamore, n'est jamais que le serviteur des événements, où il ne se mêle guère d'une manière active que par un acte de violence indigne d'un officier. L'auteur, — on reconnaît bien là une femme, — lui fait châtier un ennemi à coups de cravache ; elle oublie que l'homme châtié pouvait user de représailles, et qu'il y a des risques qu'un officier ne doit pas courir. — Le caractère de Paul Marchmont manque aussi de relief et de suite ; il n'est qu'un candidat du crime ; il le conçoit, mais sans l'exécuter résolûment et par lui-même ; il attend sa proie sans oser aller la chercher ; puis, quand il l'aperçoit, c'est à un autre qu'il demande de la frapper. Le défaut général des romans de miss Braddon, c'est que l'action y manque d'unité, et que les épisodes y ont souvent l'étendue du fait principal ; ajoutons que la marche de cette action est, en

outre, ralentie trop souvent par la stérile abondance de détails d'ameublement, de toilette, de repas, de réceptions, etc. — Mais un mérite rare, un mérite qui est tout pour le lecteur qui ne veut que se distraire, compense et fait oublier ce que nous blâmons ici plus qu'ailleurs au nom du bon goût; ce mérite, c'est celui d'intéresser que possède l'auteur. Miss Braddon va souvent comme à travers champs, au mépris des règles et sans savoir où; mais elle se fait suivre, ce qui est beaucoup, et à ceux qui l'écoutent elle ne cherche non plus qu'à inspirer de bons sentiments, ce qui est plus encore, aujourd'hui surtout que le roman, le drame et l'histoire elle-même se donnent si souvent la triste mission de fausser les idées et les principes, au profit de théories ou de passions. ANOT DE MAIZIÈRE.

120. **THÉORIE** *de la connaissance intellectuelle d'après saint Thomas*, par le P. LIBERATORE, de la Compagnie de Jésus; — *traduit de l'italien* par M. l'abbé Emmanuel SUDRE, chanoine honoraire de Reggio. — 1 volume in-12 de XX-584 pages (1863), chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 4 fr.

121. **DU COMPOSÉ** *humain*, par LE MÊME; — *traduit de l'italien* par UN PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — 1 volume in-8° de XXII-538 pages (1865), chez Briday, à Lyon; — prix : 7 fr.

Il y a deux points autour desquels roule l'anthropologie tout entière : l'origine des idées, l'union de l'âme avec le corps. Ces deux points ont été traités longuement par le P. Liberatore dans les deux ouvrages dont nous venons de transcrire les titres. — Examinons d'abord la *Théorie de la connaissance intellectuelle*.

Toute connaissance proprement dite suppose quatre éléments : un sujet, un objet, une règle et un acte. La *règle*, qui met le *sujet* dans un rapport intelligent avec l'*objet* et légitime les conséquences de son *acte*, a toujours eu le privilége d'attirer l'attention des philosophes et de jeter le trouble dans leurs rangs : c'est leur pomme de discorde. Les uns disent : « Cette règle, *norma*, est une *forme archétypique*, indépendante de l'objet perçu, imprimée dans notre âme, « et servant de mesure à notre faculté de percevoir. » Les autres répondent : « C'est une lumière dans laquelle nous voyons les choses extérieures et intérieures : or, cette lumière, sans cesse présente à notre « esprit avec un caractère absolu, immuable, ne peut être que la splendeur de Dieu lui-même, voilée, proportionnée à notre faiblesse actuelle, cachée sous une sorte d'énigme. » — Ces deux propositions sont devenues le principe de bien des écarts. Les partisans des *formes*

archétypiques ont plus d'une fois érigé ces formes en des *réalités* indépendantes non-seulement des objets perçus, mais encore de l'intelligence qui les emploie, et en ont fait ainsi un monde à part. D'un autre côté, les champions de la *lumière divine*, pour se mouvoir trop à l'aise dans cet élément affectionné, ont fini non moins souvent par donner tête baissée dans la *vision intuitive*. L'Eglise a condamné ces deux excès. Elle le devait à cause des conséquences qui en rejaillissaient sur le dogme catholique. — Mais, entre ces lignes extrêmes, seules proscrites au nom de la foi, il restait assez d'espace pour dresser deux camps, ranger deux armées et livrer encore des combats terribles. On usa largement du terrain. — Jetons un coup-d'œil sur l'ultimatum rédigé de part et d'autre.

Le premier camp, retranché derrière ses *formes*, dont il fait une sorte de faculté particulière de l'âme, ne veut regarder la pensée que comme un acte qui a son principe et son terme dans l'intelligence. Rien ne le fera sortir de là. « Je pense, dit-il : il n'y a, dans la pensée, « que l'activité personnelle; la pensée commence et se détermine « dans le *moi*, indépendamment de tout élément étranger. Seule- « ment, lorsqu'elle est ainsi constituée, elle peut s'appliquer à tel ou « tel objet, à Dieu, au monde, à tout être existant ou possible : elle « est à elle-même sa *règle;* elle attend l'*objet* pour lui appliquer « sa mesure. (*Correspondant*, nov. 1857.) » Cette doctrine s'appelle aujourd'hui *psychologisme*.

Dans le camp opposé, on prétend, au contraire, que Dieu seul a le privilége de trouver en lui-même le principe et le terme de son intelligence et de sa vie. « Dieu, dit-on, se pense et s'aime, et, pour penser « et pour aimer, il n'a besoin d'aucun autre que lui : il est sa vérité, « sa lumière, sa félicité. Mais il n'en est pas ainsi de l'intelligence « finie : il lui faut, pour accomplir son acte et vivre, une vérité, un « Dieu. C'est pourquoi il y a, dans tout acte d'une intelligence finie, « un élément essentiellement distinct de cette intelligence, quoiqu'il « lui soit uni d'une intime et merveilleuse union. Cet élément, c'est « la vérité, ou plutôt, c'est l'*être*, qui est à la fois vérité et Dieu, parce « qu'il n'est pas seulement un être abstrait, mais un être vivant (ibid.). » Les philosophes de ce parti s'appellent maintenant *ontologistes*.

Le P. Liberatore a pris, avec une ardeur toute chevaleresque, la défense du psychologisme, au nom du plus grand docteur de l'Eglise, saint Thomas d'Aquin. Il paraît que Gioberti et Rosmini stimulaient les instincts belliqueux du bon Père.

Saint Thomas avait établi à peu près comme il suit l'existence de la forme typique, ou de l'*idée*, en Dieu : « Dans tout ce qui n'est pas « l'œuvre du hasard, la forme est nécessairement la fin de la généra- « tion de l'être. Or, nul agent ne peut agir en vue d'une forme, qu'au- « tant qu'il a cette forme ou cette image en lui-même. Comment « peut-on l'avoir? De deux manières. Certains agents trouvent dans « leur constitution propre la forme de leurs actes : tous les êtres, « par exemple, agissent d'après les lois de la nature physique. Pour « d'autres agents, qui agissent avec *connaissance*, la *forme* existe dans « leur entendement, comme l'image d'une maison préexiste dans « l'esprit de l'architecte. Or, le monde n'étant pas l'effet du hasard, « mais l'œuvre d'une cause intelligente, qui est Dieu, il s'ensuit né- « cessairement que la forme qui a servi de modèle au monde se « retrouve dans l'entendement divin. De là l'existence des *idées*, « puisque c'est dans cette forme que consiste la nature des idées « (M. Jourdain, *Philosophie de saint Thomas*, t. Ier, p. 280). » Le P. Liberatore développe d'abord la même pensée, avec un luxe admi- rable de termes antiques. Ensuite, il aborde la nature même de la forme typique, et il essaye de démontrer qu'elle n'est pas la pro- priété exclusive de Dieu, mais qu'elle existe dans chaque intelligence créée, avec sa vertu propre et partiellement indépendante. « La qua- « lité, dit-il, de l'essence intrinsèque et constitutive d'une *forme* in- « tellectuelle, c'est-à-dire d'une *idée*, ne dérive point de la nature de « l'objet qu'elle représente, et que l'on connaît par son moyen. S'il « en était ainsi, nous devrions dire que l'idée d'une chose matérielle « est matérielle... Mais la qualité de la forme intellectuelle résulte de « la nature et de la condition du sujet dans lequel cette forme sub- « siste. De sorte que, si le sujet est incréé et infini, la forme intellec- « tuelle sera aussi incréée, comme cela arrive en Dieu, dans lequel « cet forme est l'essence divine elle-même. Au contraire, si le sujet « est créé, de nature changeante et finie, la forme intellectuelle sera « douée aussi d'attributs semblables (p. 52). » Ainsi, dans l'homme comme dans l'Etre divin, subsiste certain type de toute chose, qui est l'idée prise subjectivement. « On peut l'envisager, soit comme « l'exemplaire de la chose elle-même, soit comme le principe de la « connaissance qu'on a de cette chose. Dans un sens, elle appartient « à l'intelligence pratique; dans l'autre, à l'intelligence spéculative « (ibid.). » Voilà pourquoi, probablement, les philosophes de Mo- lière disputaient sur la *forme* et sur la *figure* d'un chapeau. — Quoi

qu'il en soit, — nous parlons toujours d'après le P. Liberatore, — la forme, ainsi subjectivée, s'objective en s'appliquant aux choses extérieures, et il en résulte *l'idée dans le premier acte;* puis, grâce à une puissance d'abstraction au moyen de laquelle nous créons les *concepts universels* que nous appliquons aux objets et à la forme elle-même, elle finit par produire une notion intellectuelle complète, et nous avons l'*idée dans le second acte.* — Quant à cette *lumière* de l'intelligence dont tant de personnes parlent comme d'une chose différente de notre âme, c'est tout simplement cette vertu abstractive que nous venons de nommer, laquelle « découvre « à la faculté perceptive de notre esprit (appelé *intellect possible* par « les scolastiques) la *quiddité* des choses, ou l'*intelligible* (p. 10). »

On se figurera peut-être que les *ontologistes* battent en retraite devant l'*intellect possible* et la *quiddité* des choses? Pas du tout! qu'on nous permette de citer leur réplique, pour fournir à ceux de nos lecteurs qui aiment la métaphysique la matière d'une intéressante comparaison. « Pourquoi, disent-ils, se peupler l'intelligence d'images sans nombre, dont la plupart n'auront jamais leur application, dont on ne peut vérifier la présence sans l'objet correspondant, auxquelles on suppose une réalité qui, en définitive, n'en est pas une? C'est donner à l'âme une faculté nouvelle, sans avoir aucune mission pour cela, ni aucune raison suffisante de le faire. Il n'y a là qu'un expédient, et non pas un argument. Au reste, quel rôle joue en nous cette lanterne magique? Quand nous jugeons que les êtres finis existent, qu'ils possèdent, à des degrés différents, unité, vérité, beauté, grandeur, nous ne prononçons ce jugement que d'après une comparaison, et l'autre terme de la comparaison est manifestement absolu, infini, sans quoi ce serait toujours à recommencer. Or, l'infini ne peut se trouver dans ma pensée à l'état abstrait, sans y avoir été, d'une façon directe, à l'état concret. L'un suppose l'autre. Donc, notre intelligence peut communiquer *directement* avec l'infini, qui est Dieu. Il est vrai que cette communication est bien éloignée, partant bien différente de la vision céleste, mais elle n'en est pas moins réelle. Et, de fait, qu'est-ce qui pourrait l'empêcher de se produire? Notre âme n'est-elle pas esprit? N'est-elle pas destinée à voir Dieu en lui-même, *sicuti est?* Avec cette propriété et cette perspective, pourquoi ne s'illuminerait-elle pas, dès ici-bas, de la lumière divine? Il n'est pas nécessaire, pour cela, qu'elle pénètre la nature même de Dieu. Nous pouvons contempler les objets matériels dans la lumière du soleil,

sans voir le soleil en lui-même ; nous pouvons jouir de la clarté d'une lampe, sans comprendre le mécanisme auquel nous la devons ; nous pourrions même ignorer l'existence du soleil ou de la lampe, sans voir moins distinctement ce qu'ils nous découvrent. La vision en Dieu, bien définie, dégagée de toute exagération, n'a donc rien qui doive effaroucher les esprits timides. Au contraire, ses avantages sont si grands, qu'ils suffisent pour l'imposer aux esprits sérieux. Elle rend un compte plus exact des principes de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral ; elle établit l'unité dans la pensée humaine, et, par conséquent, dans les sciences théoriques et pratiques ; enfin elle met un lien puissant entre toutes les intelligences et toutes les volontés, et les unit à Dieu dans un commerce doux et fécond. Au lieu de recourir à la création peu autorisée d'une faculté nouvelle, disons donc : l'*idée subjective*, c'est l'acte de notre intelligence guidée par la vérité ; l'*idée objective*, c'est la vérité elle-même, c'est-à-dire Dieu ! »

Telle est, en miniature, la grande lutte des psychologistes et des ontologistes ; telle est la part que le P. Liberatore vient d'y prendre. Nous pourrions ajouter à cette esquisse plus d'une observation de détail sur la terminologie désormais impossible de l'auteur, sur les licences d'interprétation qu'il a prises vis-à-vis de saint Thomas, sur la profonde obscurité dont il enveloppe parfois ses théories ; mais nous ne voulons ni nous étendre davantage, ni nous exposer au feu des épithètes meurtrières que le docte écrivain lance volontiers contre ses contradicteurs.

Le livre du *Composé humain* est un long et savant traité sur l'union substantielle de l'âme avec le corps, toujours d'après saint Thomas et les scolastiques. En voici le canevas.

La conscience et le sens commun attestent dans l'homme, non-seulement l'unité de personne, mais encore l'unité de nature, l'unité d'essence : « Le corps et l'âme ne font ensemble qu'un seul être sub- « sistant. » Mais comment expliquer le problème d'une pareille union ? La plupart des philosophes, surtout dans les temps modernes, ont échoué devant cette grave question ; Descartes lui-même, loin de la résoudre, en fait une source d'erreurs. « Le spiritualisme carté- « sien, soit par contre-coup, soit par conclusion logique, dit le « P. Liberatore, engendra le matérialisme, qui a tant infecté la phy- « siologie et la médecine du siècle dernier, et dont les restes perni- « cieux se retrouvent encore aujourd'hui (p. VII). » La méthode la plus logique pour éviter les écueils et arriver à une sûre conclusion,

serait d'étudier attentivement la nature de toutes les substances composées, depuis les substances minérales jusqu'à l'homme; mais ce procédé présenterait, dès le début, une des plus grandes difficultés de la philosophie, à savoir la composition substantielle des corps par le double principe de la *puissance* et de l'*acte*. Mieux vaut donc commencer par l'analyse de la substance vivante.

La vie se manifeste ici-bas dans trois ordres d'êtres : les plantes, les animaux, l'homme. A quelque degré qu'elle se produise, sa raison générique consiste dans l'*immanence de l'action*, car on n'appelle être vivant que celui qui se meut lui-même, c'est-à-dire qui opère en lui-même et non dans un sujet étranger. — Le principe vital est simple et unique dans chaque corps organique. La vie végétative elle-même ne peut procéder des forces physiques et chimiques de l'organisme, il lui faut un principe plus haut, qui, donnant sa forme à la matière, en utilise les forces communes et les fasse concourir, comme instrument, à la production des phénomènes vitaux. — Ce principe central se révèle dans la plante par l'unité visible d'un développement qui lui est propre. Dans l'animal il devient plus parfait et produit le mouvement spontané. Dans l'homme, il peut s'illuminer des clartés de l'intelligence et se mouvoir par la raison. — La plante ne sent pas : elle manque des organes nécessaires pour cela. — Le sentiment est le caractère distinctif et spécifique de l'animal. On doit y ajouter, dans les espèces parfaites, l'imagination, la mémoire et l'*estimative :* sens multiples, procédant tous d'un principe unique, comme le démontre, dans la brute, l'unité parfaite et l'harmonie inaltérable de sa double vie. — Ce qui distingue l'homme, c'est de pouvoir procéder par raisonnement. L'intelligence humaine est une faculté intrinsèquement inorganique : elle réside dans l'âme seule. Toutefois, durant l'union présente de l'âme avec le corps, elle dépend extrinsèquement de l'organisme : elle a besoin du ministère et de la compagnie des sens, pour abstraire et contempler les idées. De là l'unité du principe vital dans l'homme, unité rendue manifeste par la science, par le sens commun, par l'accord mutuel de tous les degrés de vie dans la nature humaine.— En vain les philosophes modernes ont élaboré de nouveaux systèmes, tels que l'*harmonie préétablie*, *les causes occasionnelles*, l'*influx physique*, pour expliquer le commerce de l'âme et du corps : il n'y a d'admissible que l'*union substantielle*, car elle seule rend compte de tous les phénomènes de la vie. — Mais, cette union substantielle n'est qu'une pure illusion, si l'on n'admet

pas que l'âme est la *forme substantielle* du corps, dans le sens des scolastiques. — Qu'est-ce donc, en somme, que cette *forme* de l'école? C'est tout simplement le principe d'*action* et d'*unité*, sans lequel aucun corps proprement dit ne saurait subsister, et qui concourt, avec le principe de l'*extension* et de la *multiplicité* des parties, qu'on nomme *matière*, à former la *substance*. — Pourquoi, maintenant, s'effrayer d'une doctrine qui fait de l'âme et du corps une *unité substantielle*, puisque l'unité analogue de deux principes distincts se retrouve même dans les corps inorganiques?

Telle est la trame sur laquelle le P. Liberatore a composé son second ouvrage. C'est la condamnation tout à la fois des *physiologistes* qui font résider le principe de la vie dans les seules forces de l'organisme; des *animistes* exagérés, qui prétendent que l'âme exerce son influence dans tous les mouvements vitaux par un acte d'entendement et de volonté; des *atomistes*, qui font consister la substance dans l'étendue; des *dynamistes*, qui ne voient dans l'être composé qu'un agrégat de monades. Le système scolastique de notre auteur n'a d'analogie réelle, aujourd'hui, qu'avec l'atomisme dynamique, tel qu'il est exposé par M. Henri Martin dans sa *Philosophie spiritualiste de la nature*, encore est-il loin d'arriver à des conclusions semblables. En résumé, voici comment ce système explique l'union de l'âme et du corps dans l'homme : « L'âme intellective est la racine de toutes les opérations « vitales de notre corps, puisque le corps vit par l'âme et non pas « l'âme par le corps. Pour être la racine de ces opérations, il faut que, « par son union, l'âme change le corps en substance vivante, c'est-à- « dire en une substance de laquelle émanent des puissances et des « opérations vitales. Cela veut dire que l'âme intellective, en vertu de « son union avec le corps, doit l'élever à la participation de sa vie « substantielle, c'est-à-dire qu'elle doit se faire vie substantielle du « corps, en lui communiquant l'être même dans lequel elle subsiste, « au degré dont le corps est capable. Ainsi, elle forme avec lui une « seule substance, un être unique, participant des caractères des deux « éléments dont il est composé (p. 294). » Cette union, en établissant une connexion intime entre la sensibilité et l'intelligence, jette, dit-on, de grandes lumières sur l'origine des idées et le développement des connaissances.

Nous ne discuterons pas plus les doctrines du *Composé humain* que celles de *la Connaissance intellectuelle*. Nous dirons seulement que le volume intitulé *le Composé humain* l'emporte de beau-

coup sur son devancier par l'érudition, l'ordre, la clarté, et, ajoutons-le tout de suite, quoique ce ne soit pas une qualité intrinsèque, par la manière dont il a été traduit. D'autres objecteront sans doute que le réseau des arguments qui le composent n'est pas impénétrable; que ses expressions gothiques peuvent faire naître dans l'eprit des confusions malheureuses; qu'il exagère la doctrine de saint Thomas, et ne fait que substituer une hypothèse à tant d'autres, en supposant gratuitement, dans l'homme, trois vies successives, la vie végétale, la vie sensitive, la vie intellectuelle, substituées l'une à l'autre, depuis la conception jusqu'à la formation des organes (p. 279); nous laissons cela à la dispute des savants. Cicéron nous apprend que c'est une rude affaire d'entrer en lice avec des philosophes. Le Verdier.

122. **VIE** *d'Adèle Coulombe, religieuse hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Montréal en Canada.* — 1 volume in-12 de 270 pages (1863), chez les sœurs de l'Hôtel-Dieu, à Montréal, et chez Tolra et Haton, à Paris; — prix : 2 fr.

Si l'on désire un modèle de la perfection chrétienne dans le monde, de la perfection religieuse dans le cloître, de la perfection de la charité dans le service des malades et des pauvres, un modèle qui soit bien de notre temps, qui ait eu devant lui le même genre d'obstacles et de difficultés que nous rencontrons nous-mêmes, et qui en ait vaillamment triomphé, on le trouvera dans la vie admirable dont nous avons ici l'édifiant et attachant récit. — Née dans le diocèse des Trois-Rivières, le 23 mai 1835, morte à Montréal, en 1862, à l'âge de vingt-sept ans, Adèle Coulombe nous est montrée successivement dans la piété angélique de son enfance, dans la ferveur de sa première communion, dans son assiduité au catéchisme de persévérance, dans sa fidélité au noviciat des hospitalières de Saint-Joseph, dans son dévouement aux malades qui lui furent confiés, dans le doux héroïsme de sa mort, qui a été la mort d'une sainte et d'une prédestinée. Son intelligence fut à la hauteur de sa vertu : esprit cultivé et distingué autant qu'âme supérieure, elle parlait et écrivait avec une facilité et une élégance remarquables, ce qui porta plus d'une fois celles qui avaient mission de la diriger à chercher, par des humiliations, à écarter d'elle la tentation presque inévitable de l'orgueil, mais tentation à laquelle on ne la vit succomber en aucune circonstance. L'union à Notre-Seigneur fut le principe fondamental de toutes ses actions : or avec un tel principe fermement établi dans un cœur droit et humble, on va loin sur la route du bien. Aussi la pieuse religieuse fut-elle un

foyer d'où s'échappèrent, pendant vingt ans, les rayons du plus pur amour envers Dieu, de la charité la plus ardente envers le prochain. Sa mansuétude gagnait les volontés les plus endurcies, tirait les larmes du repentir des yeux même qui envisageaient avec une sorte de défi les flammes de l'enfer, subjuguait les pécheurs incorrigibles et les rendait à l'honneur de la réconciliation. Dieu confirma par plusieurs merveilles, par des guérisons, soit de son vivant soit après sa mort, l'estime que tous avaient au Canada pour son admirable servante.

L'auteur le fait observer à bon droit : cette vie, simple comme tout ce qui est grand, mais féconde comme tout ce qui s'inspire de l'Evangile, apprendra aux parents avec quel zèle et quel soin ils doivent présider à l'éducation de leurs enfants ; aux enfants, à leur tour, de quelle manière ils peuvent et doivent sanctifier leurs plus belles années ; aux personnes consacrées à Dieu, avec quel empressement elles doivent répondre à leur vocation et garder les engagements sacrés qu'elles ont pris au pied des saints autels ; à tous, que la sainteté est le caractère toujours resplendissant de la véritable Eglise, et que la véritable charité est son domaine. Nous voudrions voir les ennemis des ordres religieux, les hommes aveuglés par des préventions ou par une haine respirée dans les tristes milieux où tant d'esprits d'ailleurs naturellement honnêtes sont condamnés à vivre, chercher de temps en temps dans des livres comme celui-ci à modifier leurs impressions ! Vingt pages lues avec le désir de connaître la vérité, les convaincraient sans retour qu'ils ont été dupes de l'erreur et du mensonge. Ceux qui, bons encore et religieux, seraient enclins à céder à ce qu'on appelle les tendances modernes, y verraient sur le vif ce que l'Esprit de Dieu sait accomplir par les plus débiles instruments, quand il les a conduits dans la radieuse solitude où il leur parle cœur à cœur. Au Canada comme à Paris, au Pérou comme dans les archipels de l'Océanie, il suscite par cette voie des héros inconnus du monde, et qui cependant sauvent le monde, en maintenant au-dessus de sa dégradation originelle le baume divin, le sel évangélique, sans lequel il tomberait en corruption.

Ce petit volume est donc précieux. Il sera accueilli avec une faveur dont il est digne, et il fera du bien. La rédaction en est pieuse, nourrie de doctrine, bien conduite. Certaines inexactitudes de grammaire, telles que un crucifix *dépeinturé* (p. 53), une fervente *préparante* à la première communion (p. 20), une *prise* (p. 200) pour

une potion, l'union *de* Notre-Seigneur partout pour *à* Notre-Seigneur (pp. 154, 266, etc.), et autres semblables, se pardonneront aisément à qui écrit notre langue sur un rivage éloigné, où, toute dominante qu'elle soit restée, elle ne peut guère manquer de se déformer et de s'affaiblir. V. POSTEL.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par deux décrets en date des 13 juin et 26 septembre derniers, approuvés par le Souverain-Pontife, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

DÉCRET DU 13 JUIN.

MEMORIE *di Scipione de'Ricci, vescovo di Prato e Pistoia, scritte da lui medesimo, e pubblicate con documenti* da Agenore GELLI; — 2 vol., Firenze, Lemonier, 1865. — (*Mémoires de Scipion* RICCI, *évêque de Prato et Pistoie, écrits par lui-même et publiés, avec des documents*, par Agénor GELLI; — 2 vol., Florence, Lemonier, 1865.)

ANGELO, *romance originale*, per Fran. DE MOURA SECIO. — (*Angelo, roman original*, par Fr. DE MOURA SECIO.)

Elementos de direito ecclesiastico portuguez, per D. Bernardino T. DA S.; — Carneiro, 1865. — (*Eléments de droit ecclésiastique portugais*, par D. Bernardin T. DE S.; — Carneiro, 1865.)

LETTRE *à l'archevêque de Paris sur la situation de l'Eglise avant et après la convention du 15 septembre 1864*; — Paris, 1865.

PRISCA, *ossia la Protomartire di Roma, racconto strettamente storico del primo secolo della Chiesa*, per B. N. B.; — 1864. — (*Prisca*, ou *la première Martyre de Rome, récit strictement historique du 1er siècle de l'Eglise*, par N.; — 1864.)

LA POLITICA *in confessione, ossia l'Enciclica ed il Sillabo in rapporto al giubileo del* 1865, *osservazioni del* parroco MONGINI, etc.; Torino, 1865. — (*La Politique en confession*, ou l'*Encyclique et le Syllabus dans leur rapport avec le jubilé de* 1865, *observations* du curé MONGINI, etc.; — Turin, 1865.)

DÉCRET DU 26 SEPTEMBRE,

HISTORYA *filosofii W. Karysie, seu Lineamenta historiæ philosophiæ*, auctore Alberto SCHWEGLER, *ex quarta editione germanica in*

linguam polonicam translata, atque appendice de philosophia in Poloniam aucta. — A. F. K., Varsovie, 1863, in-8°. — (*Esquisse de l'histoire de la philosophie*, par Albert SCHWEGLER, *traduite en polonais de la 4ᵉ édition allemande, et augmentée d'un appendice sur la philosophie en Pologne.* — A. F. K., Varsovie, 1863, in-8°.)

L'ENCYCLIQUE *du 8 décembre* 1864 *et la liberté, adresse aux évêques;* — Paris, E. Dentu, 1865.

IDEAL *de la humanidad para la vida, con introduccio y comentarios*, por D. Julian SANZ DEL RIO; — Madrid, imprenta de Manuel Galiano, 1860. — (*Idéal de l'humanité pour la vie, avec introduction*, par D. Julian SANZ DEL RIO; — Madrid, imprimerie de Manuel Galiano, 1865.)

IL SACERDOZIO *e il canchero che rosica il genero umano*, per Giuli ZIMMERTZIK; *versione dell' originale tedesco.* — Prima edizione, 1865. — (*Le Sacerdoce est un cancer qui ronge le genre humain*, par Jules ZIMMERTZIK; *traduction de l'original allemand.* — 1ʳᵉ édition, 1865.)

STORIA *ed esame dell' Enciclica e del Sillabo dell'* 8 *dicembre* 1864, per l'abbate Antonino ISAIA; — Torino, 1865. — (*Histoire et examen de l'Encyclique et du Syllabus du* 8 *décembre* 1864, par l'abbé Antoine ISAIA; — Turin, 1865.)

ROMA *papale descritta, in una serie di lettere, con note* da L. DE SANTIS; — Firenze, 1865. — (*Rome papale décrite dans une série de lettres avec des notes*, par L. DE SANTIS; — Florence, 1865.)

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 septembre au 15 octobre 1865.

Annales de philosophie chrétienne.

Septembre. Algar GRIVEAU : Etude sur la condamnation du livre des *Maximes des saints* d'après la correspondance de Bossuet et de Fénelon, 7ᵉ article. — A. BONNETTY : Grandeur de la conception apologétique de l'école de Lamennais; ses défauts, sa juste condamnation. — J. OPPERT : Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie d'après les monuments, 8ᵉ article. — Joseph BIANCONI : les Singes et l'homme, considérations naturelles sur leurs prétendues affinités, 5ᵉ et dernier article. — L'abbé DE LADOUE : Notice sur Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, 4ᵉ article. — Nouvelles et mélanges. — Bibliographie.

Annales franc-comtoises.

Septembre. Jules SAUZAY : un Dominicain franc-comtois contemporain. Ch.-J. Besson, peintre et missionnaire. — L'abbé MOREY : les Curés de campagne en Franche-Comté, du VIIᵉ au XVIIᵉ siècle, suite et fin. — V. DE JANKOVITZ : Etude sur le salon de 1865, suite. — Ulysse ROBERT : les Bouhélies. — Chronique.

Bulletin des lois civiles ecclésiastiques.

Août. Clergé : Amélioration de sa situation (pétition au sénat). — Jurisprudence : Congrégations religieuses. Papiers et manuscrits. Propriété littéraire. — Questions proposées. — Devoirs des conseils de fa-

couvert de Charles, la satisfait, elle si inflexiblement fière, et la délie de ses serments. La baronne écrit donc à Ennis de venir chez elle pour la grande réconciliation ; mais comme l'étrange doit durer jusqu'au bout, au lieu d'assister à la visite d'Ennis et au rapprochement de deux cœurs, nous avons devant nous un courant de lettres qui afflue vers Charles : lettre de George Ennis faisant des reproches à Charles de ne pas vouloir l'accompagner, lui et sa femme, dans un voyage, pour achever de le rendre maître du cœur de Kathleen ; lettre de la baronne qui espérait que M. Charles oublierait désormais le chemin de son hôtel ; lettre, enfin, de M. de Bordeu, où il est dit que la réputation de Charles est compromise au cercle, parce qu'on l'a vu au bras d'une dame, et qu'il doit venir se justifier. Charles s'éloigne et se rend vers sa mère ; Jacques, son original de domestique, se retire en Algérie ; et, dans le monde, il est admis que le gentilhomme a enlevé une belle Anglaise. — En vérité, nous voyons en tout cela un style vif et charmant, quoique souvent maniéré, mais aussi une intrigue vulgaire, des caractères excentriques, des détails scabreux. Ce *gentilhomme catholique*, en définitive, c'est tout simplement le premier venu qui se sent le courage d'une bonne action.

GUSTAVE ROBERT.

132. **HISTOIRE** *de la colonie française en Canada.* — Tomes I et II, — 2 volumes grand in-8° de XVI-XXIV-552 et 568 pages plus 1 portrait (1865), à la bibliothèque paroissiale, à Villemarie (Canada), et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris ; — prix : 10 fr. le volume. (L'ouvrage aura 3 volumes.)

Voici une histoire de longue haleine, une histoire consciencieuse, puisée aux sources, et dont la religion et le patriotisme ont inspiré et inspireront encore toutes les pages. Nous avons de très-nombreux ouvrages sur le Canada ; mais ils ont laissé dans l'ombre, ou à peu près, cette courageuse colonie qui a été le poste avancé du catholicisme dans l'Amérique du Nord, en face de l'hérésie et de l'idolâtrie, et qui a conquis, par plus d'un demi-siècle de luttes, la gloire de maintenir, à 1200 lieues de la France, le drapeau de la mère-patrie. Un savant pieux et modeste, appartenant à la congrégation de Saint-Sulpice, et que nous ne nommerons pas puisqu'il n'a pas voulu se faire connaître, mais qu'on devinera si nous disons qu'on lui doit déjà des travaux très-remarquables, a désiré combler cette lacune. De nombreux voyages au Canada, sept ans de séjour dans ce pays, lui ont rendu possible la composition de cet ouvrage sur les lieux mêmes.

Dans ce but, il a compulsé, nous dit-il, les archives de la marine. celles du ministère des affaires étrangères, du ministère de la guerre, du dépôt des fortifications, les archives de l'empire, les manuscrits de la bibliothèque impériale, ceux des bibliothèques Mazarine, de l'Arsenal, du séminaire Saint-Sulpice, de la préfecture de Versailles, de l'archevêché et de la préfecture de Rouen, du Musée britannique. Cette énumération n'est même pas complète, car, à la marge des pages de ces deux premiers tomes, nous voyons figurer beaucoup d'autres documents où il a puisé. Au milieu de tous ces matériaux, la marche de son livre n'est ni embarrassée, ni confuse; tout est clair, net et précis; tout vient à sa place et à son heure. En se conformant d'habitude à l'ordre chronologique, il n'a eu garde d'entasser, année par année, tous les faits de la même date; il a souvent, pour être plus clair et pour soulager la mémoire du lecteur, donné tout un chapitre d'une catégorie spéciale d'événements, indiquant ceux d'une autre nature qu'il trouvait sur sa route et qu'il se réservait de développer plus tard, rattachant par quelques brèves paroles le passé au présent, et faisant par là de la succession des choses une chaîne où l'œil ne rencontre aucune solution de continuité, où tout se déroule dans un ensemble harmonieux et sympathique.

En interrogeant les sources pour leur demander la vérité historique qu'elles seules possèdent, il n'a pas négligé les travaux connus. Il se plaît souvent à les citer. Mais, avec une grande sûreté de critique, il sait aussi les combattre dans une discussion où il y a toujours autant de charité que de savoir et de bon goût; il n'est pas jusqu'au P. Charlevoix, dont l'*Histoire de la Nouvelle-France* jouit, du reste, d'une réputation méritée, qu'il ne prenne à partie, soit dans les notes sobres qui sont rejetées au bas du texte, soit dans les autres beaucoup plus étendues qui terminent le premier volume, et nous ont paru un modèle du genre. Enfin, pour compléter cette vaste étude, dont l'érudition doit effrayer la légèreté de notre temps, il résume en des tables sommaires fort étendues, au commencement de chaque volume, toute la série des faits. C'est un compendium de l'ouvrage, compendium précieux de plus de mille pages d'un si grand format. — Jetons maintenant un coup d'œil sur cette œuvre de bénédictin.

Qui dit histoire de la colonie française en Canada, dit nécessairement récit dramatique, plein de luttes, dans lequel le dévouement catholique relève la vaillance du soldat, et où brille le contraste de la cupidité mercantile des Compagnies avec l'abnégation parfaite de

ceux qui vont souffrir et mourir pour la gloire de la France et la conversion des infidèles. Ce qui frappe tout d'abord à cet égard, c'est la piété des rois de France, depuis François Ier, qui tente sept fois de faire pénétrer la foi catholique au Canada, jusqu'à Louis XIV, qui a l'honneur de constituer solidement dans ce pays la colonie française. Mais à côté de ce louable empressement éclate longtemps une regrettable impuissance. D'une part, après les courageuses entreprises de Jacques Cartier, héroïque Breton qui fut le bras droit de François Ier pour l'exécution, rendue, hélas ! impossible, des desseins de ce prince sur le Canada, et dont l'auteur décrit dans une intéressante introduction les trois voyages, les calvinistes viennent empêcher, par suite des concessions qu'ils obtiennent de Henri IV et malgré ses bonnes intentions, l'établissement d'une colonie française ; d'autre part, les secours militaires qu'il eût fallu accorder en abondance pour intimider les sauvages, sont constamment distribués avec parcimonie depuis 1534, époque du premier voyage de Jacques Cartier, jusqu'en 1665, où des troupes suffisamment nombreuses assurent, au point de vue militaire, la sécurité de la colonie. Dans cette longue crise dont nous suivons ici les péripéties avec un douloureux intérêt, deux villes, Québec et Villemarie, ou Montréal, se disputent par leurs épreuves continues la prééminence aux yeux de l'histoire. — L'auteur ne les sacrifie pas l'une à l'autre, mais il ne cache pas sa prédilection pour l'île de Montréal, pour Villemarie, qui reçut de la providence l'heureux privilége de donner pendant plus de vingt ans, à dater de 1642, le sang de ses braves et de ses martyrs, et dont le ciel protégea visiblement le berceau et soutint la vie par des merveilles si constantes. Québec et Villemarie, voilà donc les deux principales physionomies de ce livre ; et autour d'elles se réunissent toutes les grandes figures civiles, religieuses et militaires que les événements se chargèrent de mettre en relief.

Québec d'abord ! Ce nom rappelle le fondateur du premier établissement de cette ville, le noble Champlain, lieutenant en premier lieu du calviniste de Monts, qui avait été investi, après le calviniste Chauvin et l'honorable de Chaste, du monopole des pelleteries dans ces parages, et qui échoua si tristement avec Poutrincourt, son aide, dans les tentatives de colonisation chrétienne ayant pour objet l'Acadie. Champlain sut se dégager à Québec, autant que possible, des entraves de de Monts et des autres huguenots ; mais il plaça vainement ses patriotiques desseins sous le patronage des lieutenants-généraux de la Nou-

velle-France. Ni le comte de Soissons, ni le prince de Condé, ni les ducs de Montmorency et de Ventadour, fastueusement appelés vice-rois, ne le comprirent ; ils ne songeaient guère qu'à leurs intérêts personnels, qu'ils voulaient faire réussir par la Compagnie qu'avait fondée Champlain, et qui elle-même, parsemée de protestants et exclusivement dirigée par des vues mercantiles, n'eut qu'un sort éphémère. Vainement encore Champlain essaya-t-il de neutraliser ces efforts par l'apostolat successif des récollets et des jésuites ; vainement enfin opposa-t-il aux ennemis du dehors et aux ennemis du dedans tout ce qu'il avait d'énergie religieuse, administrative et militaire : il eut la douleur de voir, en 1629, grâce à la trahison des calvinistes, Québec tomber au pouvoir des Anglais et la colonie de cette ville partir pour la France. Le cardinal de Richelieu ne souffrit pas cette félonie et cet échec. En 1632, Québec fut rendu à la France, et cette fois ce fut le vigoureux cardinal qui prit en main la vice-royauté de la Nouvelle-France. L'élément catholique obtint seul le droit de s'établir dans ce pays. L'auteur, à ce propos, affirme avec courage, à la lumière des faits, que le mélange des catholiques et des huguenots au Canada avait livré la religion aux mépris des sauvages, entretenu des désordres dangereux pour la tranquillité et l'existence même de la colonie, et qu'il fallait frapper un grand coup. Là encore Champlain est à l'œuvre : par sa piété, par son énergique intelligence, il fait beaucoup de bien, et il meurt plein de confiance dans l'avenir de Québec. Après lui, M. de Montmagny, excellent chrétien, mais administrateur médiocre, laisse la nouvelle Compagnie marchande des Cent-Associés s'occuper exclusivement des questions de lucre, et oublier les engagements, souvent réitérés, qu'elle avait pris dans le but de fortifier Québec et les autres établissements du Canada, notamment ceux de Sillery et des Trois-Rivières, contre les incursions sans cesse renaissantes des cinq nations iroquoises ; il lui permet également de ne plus se souvenir qu'elle a promis d'amener des colons en nombre suffisant, et de travailler, par tous les moyens convenables, à la dilatation de la foi catholique parmi les sauvages. Convertir les infidèles, telle était toujours, sous Louis XIII et Louis XIV comme aux temps de François Ier et de Henri IV, la pensée dominante des rois de France sur le Canada. Que d'efforts prodigua la charité chrétienne pour vaincre les résistances des spéculateurs, et amener à Québec des recrues assez nombreuses pour féconder la colonie par la charrue et par l'épée, pour protéger les prêtres, les religieuses, et ne pas laisser étouffer les influences de

la croix par celles du négoce ! Nous rencontrons ici des noms qui s'imposent à la vénération de la France : Mme la duchesse d'Aiguillon, fondant un hôpital à Québec pour les sauvages ; Mme de la Pelterie, arrivant dans cette ville avec des ursulines, et voulant établir un séminaire pour les filles des idolâtres ; Mlle de Mance, prodige vivant d'abnégation personnelle ; ursulines, hospitalières, missionnaires, et, à vrai dire, tous les principaux membres de la colonie, rivalisent de zèle pour la conversion des Hurons et des Algonquins, nos alliés souvent perfides, et des Iroquois, nos ennemis aussi traîtres que cruels. Malgré tout, les Cent-Associés entravaient, par une égoïste cupidité, l'essor de la colonie. Ainsi en fut-il sous M. de Lauson, successeur de M. de Montmagny ; c'était au point qu'il n'y aurait eu à Québec, sans les communautés religieuses, que les gens nécessaires au trafic. Les marchands firent si bien, que la colonie, à la fois compromise par la Compagnie qui lui refusait des secours, et par le roi qui, engagé alors dans une grande et funeste guerre, ne pouvait lui en envoyer, allait succomber sous les Iroquois, quand la fondation de Villemarie et la colonisation de Montréal empêchèrent providentiellement une catastrophe.

Donc, après Québec, et au-dessus de cette cité, géographiquement et historiquement, Villemarie la sainte, dont le doux nom dit assez sous quel puissant patronage elle naquit. Déjà, suivant le vœu de Champlain, les jésuites avaient choisi la Vierge *conçue sans péché* pour patronne particulière de la nouvelle église de Québec ; c'était le cas de dire pour ces deux villes : Ce que Marie garde est bien gardé. Nous voici en 1641. N'essayons pas d'expliquer avec l'auteur les phénomènes vraiment divins qui environnèrent comme d'une céleste auréole les origines de Villemarie ; ne disons pas non plus, l'espace nous manque, comment M. de la Dauversière et M. Olier se dirent l'un à l'autre la pensée commune qui leur était venue d'en haut, de se vouer à l'œuvre religieuse de Montréal ; on lira dans le premier volume ce charmant et édifiant récit, où la critique ne sacrifie rien aux fictions de la légende ; mais remarquons cette triple coincidence qui illumine en quelque sorte le berceau de la nouvelle ville : en cette même année 1642, M. Olier institua à Vaugirard la société des prêtres qui portèrent peu après le nom de Saint-Sulpice, et arrivèrent pour la première fois à Villemarie en 1657 ; M. de la Dauversière fonda à la Flèche, en Anjou, malgré tous les obstacles, l'institut des filles de Saint-Joseph, pour obéir aux ordres qu'il croyait avoir reçus de Dieu touchant la colonie

de Villemarie. En outre, dès 1640, une jeune fille de Troyes en Champagne, la célèbre Marguerite Bourgeoys, fut choisie, par un dessein supérieur, pour donner naissance plus tard à l'institut de la congrégation de Notre-Dame à Villemarie même. Alors fut établie la Compagnie de Montréal, antithèse vivante de la Compagnie de Québec. Autant celle-ci s'était laissée conduire par des idées de spéculation, autant l'autre se fit un devoir de n'obéir jamais qu'à une pensée chrétienne de sacrifice, et elle tint parole. M. de Lauson, gouverneur général, lui céda l'île de Montréal, où, en dépit de l'opposition plus où moins déclarée de l'autre Compagnie et du mauvais vouloir ou de la froide inertie des gouverneurs de Québec, elle remplit sans défaillance une carrière toute semée d'héroïsmes, et dont on ne peut lire sans une vive émotion l'histoire si pathétique, au 2e volume de cet ouvrage. Tous ces associés étaient gens d'élite; MM. Olier, Renty, de Faucamp, et tant d'autres, aidés de Mme de Bullion, dont les abondantes largesses cherchaient toujours obstinément l'incognito, furent la providence collective de cette société admirable. Pour comble de bonheur, elle trouva dans un gentilhomme champenois, M. de Maisonneuve, un homme exceptionnel, qui la servit à la fois, pendant les longues épreuves qu'elle dut subir, par sa bravoure de soldat, par sa sagesse d'administrateur et de juge, par sa sainteté de chrétien. En lui se personifie, pendant vingt-cinq ans, la vie orageuse de Montréal. Il multiplie ses voyages en France pour intéresser à Villemarie, et par elle à la colonie entière dont elle tient la tête, la générosité des grands et de la cour. Au Canada, il est l'âme de la défense commune : il construit un fort, il établit des redoutes pour protéger les travailleurs et les communautés; il a du temps pour tout, pour diriger en chef supérieur et se battre en soldat, pour prévenir ou repousser les attaques des Iroquois, pour faire régner à l'intérieur un ordre parfait, pour juger les différends avec une fermeté tempérée de mansuétude; quel homme et quelle vie!

On comprend qu'en de telles conjonctures l'existence de Villemarie ne dut être qu'un long martyre. Elle pouvait dire, comme l'apôtre, qu'elle était en butte à tous les périls. Les Iroquois lui firent quatre guerres que l'auteur raconte avec une simplicité émouvante, et dans lesquelles abondent les traits héroïques de courage, les épisodes où quelques braves terrassent ou mettent en fuite des centaines de sauvages, ou bien encore meurent intrépidement, comme Dollard et ses compagnons, tous à la fleur de l'âge, pour sauver Villemarie et la

colonie entière, dans ces Thermopyles chrétiennes. Pendant ce temps, que faisait la France? Elle guerroyait contre l'Espagne et l'Autriche, et semblait oublier qu'au delà des mers une poignée d'hommes de cœur disputaient à l'hérésie anglo-hollandaise et aux sauvages le drapeau de la foi et celui de la France. Nonobstant des dangers continuels, le dévouement catholique ne fléchissait pas : les jésuites, les sœurs hospitalières, les prêtres de Saint-Sulpice, les *soldats de Marie*, organisés en confrérie par M. de Maisonneuve, tous étaient infatigables; leur vie se partageait chaque jour entre la prière et les œuvres de l'apostolat. Harcelé par les Iroquois, on n'était pas sûr d'un moment de tranquillité ; les sauvages arrivaient tout à coup, se jetaient sur les champs, sur les maisons, tuaient sur place ou entraînaient les prisonniers dans des bourgades où ils les brûlaient à petit feu et les mangeaient. N'importe ! pendant que les colons et les religieux expiraient dans les tourments en haine de la foi, Villemarie renouvelait en plein XVIIe siècle les merveilles de la primitive Eglise. Tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ; les mœurs étaient pures ; on se disait qu'il était doux d'habiter ensemble comme des frères, de mourir sur cette terre pour Dieu, pour la France et les infidèles. Infiniment rares étaient les désordres ; la fermeté de M. de Maisonneuve les coupait à la racine.

Nous serons brefs sur les difficultés religieuses qui s'élevèrent entre M. de Queylus et Mgr de Laval, vicaire apostolique. M. de Queylus était venu dans ce pays avec les prêtres de Saint-Sulpice; il était curé à Québec et vicaire-général, quand l'arrivée de Mgr de Laval fit éclater un conflit de juridiction. Les détails de cette affaire nous mèneraient trop loin. C'est assez de dire que l'auteur les expose avec mesure, toujours guidé par un sentiment calme d'impartialité historique et de charité sacerdotale. On ne saurait certes l'accuser de parler trop *pro domo sua*. Bien qu'il ait le droit, ce nous semble, d'être sévère pour Mgr de Laval, il signale dans le caractère de ce prélat la lumière plus que les ombres. Autant que possible il adoucit les torts, et il rend hommage aux bonnes intentions qui étaient d'ailleurs, de part et d'autre, incontestables. Ce démêlé, grâce à Dieu, n'eut pas les proportions d'un scandale : l'excellent esprit de M. de Queylus, la piété de Mgr de Laval, dissipèrent vite le léger nuage qui s'était levé un moment sur l'Eglise du Canada.

Le jour approchait enfin où Villemarie devait trouver, sous le sceptre du grand roi, la sécurité de son avenir. A force de solliciter, M. de Maisonneuve fit comprendre que le Canada était perdu s'il n'é-

tait secouru, et pourtant ce ne fut qu'en 1665, après vingt-cinq ans de misères, que deux régiments français y furent envoyés, et qu'on pût dire du Canada qu'il était acquis à la France.

Ainsi, dans une première partie, l'auteur a exposé la conduite, en général peu honorable, des Compagnies marchandes ; dans une seconde, il a montré la Société de Notre-Dame de Montréal commençant à réaliser les religieux desseins des rois de France ; la troisième nous dira ce qu'elle fut par les efforts de Louis XIV. Nous l'attendons avec une impatience que partageront, nous n'en doutons pas, tous ceux qui auront lu les deux premiers volumes. Dans sa modestie, l'auteur croit n'avoir fait qu'une ébauche : aucun de ses lecteurs ne partagera son avis ; tous féliciteront la religion, la science et le Canada, en voyant un sujet d'une telle richesse confié à des mains si expérimentées.

GEORGES GANDY.

133. **HISTOIRE DU MONDE**, ou *Histoire universelle depuis Adam jusqu'au pontificat de Pie IX* (1863), par MM. Henry et Charles DE RIANCEY ; — *édition complétement nouvelle, entièrement refondue et considérablement augmentée*, par M. Henry DE RIANCEY, ancien député. — Tomes II, III et IV, — 3 volumes in-8° de IV-580, VIII-548 et VIII-462 pages (1864-1865), chez V. Palmé ; — prix : 5 fr. le volume. (L'ouvrage aura 10 volumes.)

Nous avons dit déjà tout le bien que nous pensons de cette *Histoire du monde* (t. XXXI, p. 39), et nous avons fait connaître les importantes améliorations et augmentations qui en font un ouvrage complétement neuf. L'œuvre primitive n'avait que quatre volumes in-octavo ; celle-ci en aura dix ; ces deux chiffres suffisent pour montrer que la nouvelle édition a été entièrement refondue. L'*Histoire du monde* des deux frères s'arrêtait au traité de Westphalie ; celle-ci sera prolongée jusqu'au pontificat de Pie IX. Enfin, depuis que la première édition a paru, les études historiques ont fait d'immenses progrès, surtout en ce qui concerne les peuples anciens et les peuples orientaux. M. Henry de Riancey, mûri par l'âge, par les événements, et par des travaux dont les préoccupations d'une lutte de chaque jour comme journaliste ne l'ont jamais détourné, a jugé le temps venu de reprendre l'œuvre autrefois faite avec son frère, enlevé trop tôt à la religion et aux lettres, et de la compléter en l'augmentant, pour en faire hommage à cette mémoire qui lui est si chère. Chacun des volumes qu'il fait paraître prouve qu'il s'est toujours tenu au courant des progrès de la science, et nous ne saurions taire un précieux témoignage qui lui est venu du saint Père lui-même, dont un bref, placé

celui de la nôtre. L'écrivain allemand se fait le plus souvent une sorte de plaisir de laisser quelque obscurité planer sur sa pensée, et veut que son lecteur la cherche, la devine; pour plaire au lecteur français, au contraire, il faut employer un langage tel qu'il suffise de l'attention la plus ordinaire pour le comprendre, et que la réflexion soit à peine nécessaire. C'est ce que M. l'abbé Reinhard n'a pas perdu de vue : son travail a toute la clarté que comportait la matière. On ne s'aperçoit même qu'à de rares intervalles qu'on a sous les yeux une œuvre traduite. M. DARDY.

143. **LA GRANDE VIE** *de Jésus-Christ*, par Ludolphe LE CHARTREUX; *traduction nouvelle et complète*, par dom Marie-Prosper AUGUSTIN. — Tomes IV, V et VI, — 3 volumes grand in-8° de 506, 562 et 524 pages (1865), chez C. Dillet; — prix : 6 fr. le volume.

Les trois derniers volumes de ce grand et bel ouvrage répondent aux précédents pour le mérite de la traduction et pour les soins typographiques. — Le quatrième contient l'étude de la *Vie publique* de Notre-Seigneur, depuis le moment où les Juifs lui demandent un prodige dans l'air, jusqu'à la guérison de l'aveugle de Jéricho, bien peu de temps avant la passion. Cette période embrasse tout à la fois les plus éclatants miracles et les plus importants enseignements du Sauveur : les uns et les autres sont exposés avec la même connaissance du texte sacré et des saints Pères qui l'ont commenté, la même variété d'aperçus, la même profondeur de doctrine, la même tendresse de piété. On ne s'arrache qu'avec peine à ces magnifiques pages, où le cœur rencontre une telle abondance de sentiments, l'esprit une telle source de leçons et de lumières. Le chapitre qui traite de la résurrection de Lazare est beau entre tous les autres. Nous n'avons donc qu'à adresser ici de nouvelles félicitations au traducteur et à l'éditeur. Il était désirable qu'un pareil livre fût mis intégralement entre les mains des fidèles qui n'entendent pas la langue latine : ils n'en trouveront jamais qui leur soit plus profitable et plus précieux, après l'Ecriture sainte.

Dom Prosper Augustin emploie trop souvent, selon nous, le simple nom de *Christ* pour désigner Notre-Seigneur. Cette expression n'a-t-elle pas été adoptée avec affectation par les protestants? Les catholiques rendent plus volontiers *Christus* par *Jésus-Christ*, à cause de cela même. Il nous semble aussi que la *Chananéenne*, qui était ainsi appelée non du pays de *Chanaan*, mais de la petite ville de

Cana (ville des roseaux), ne prend point d'*h* et doit s'écrire *Cananéenne*. C'est du moins l'observation du docteur Sepp dans sa *Vie de Notre-Seigneur*, et elle paraît fondée.

Le cinquième volume traite de la *Vie souffrante* à partir du repas chez Simon le lépreux. Ici nous reprocherons au traducteur d'avoir donné pour les *premières vêpres de la cène du Sauveur* ce qui a un tout autre sens dans le texte latin, où il s'agit du *soir* et non pas des *vêpres*, qu'assurément ni Notre-Seigneur ni ses apôtres ne chantèrent avant, pendant ni après (p. 361). Quelques autres inexactitudes du même genre étonnent sous la plume d'un religieux.

Le sixième et dernier volume est peut-être le plus intéressant et le plus nourri. Il achève la *Vie souffrante* et expose la *Vie glorieuse* du Sauveur, à laquelle l'auteur a su rattacher celle de Marie jusqu'à son assomption. Trois chapitres renferment à la fin de précieuses méditations sur le jugement dernier, l'enfer et le paradis. N'est-ce pas là qu'il faut revenir après avoir suivi Jésus dans tout ce qu'il a daigné faire pour nous assurer l'un et nous préserver de l'autre?

Ainsi que nous l'avions demandé, une table analytique détaillée et très-bien conçue clôt le sixième volume. Avec elle on retrouvera du premier coup la pensée, le trait, la citation, le plan d'instruction qui aurait frappé l'esprit dans une première lecture, ou bien on sera mis sur la voie pour découvrir tout cela au moment voulu.

Tel qu'il est donc, ce magistral ouvrage est un trésor que toute âme amie des nobles choses de la piété et de la connaissance des saintes lettres voudra posséder, pour en faire le manuel de ses méditations et de ses lectures. Elle y puisera plus de charme et de profit que nous n'avons su le dire : c'est le cachet des livres où les saints ont fait passer leur cœur, et, quoique non canonisé, Ludolphe le Chartreux mérite ce titre au sens où l'emploie saint Paul. V. POSTEL.

144. **ALÉNA DE VORST**, *histoire brabançonne*. — In-18 de 94 pages (1865), chez A. Josse; — prix : 50 c.

Ce n'est pas à ce petit volume qu'on adressera le reproche mérité par tant d'essais du même genre, de manquer de mouvement, de talent et de style. On n'écrit pas avec plus d'élégance, de charme, d'intérêt. *Aléna de Vorst* est une gracieuse, une délicieuse page d'histoire présentée sous la forme d'un récit d'imagination, à la manière de *Fabiola*. Seulement, au lieu du soleil de l'Italie et de Rome, nous nous trouvons sous le ciel plus rude du Brabant, à quelques

« trois malheureuses vieilles femmes *qui s'en vont* (ibid., p. 29). » Ces quelques oublis frappent d'autant plus que le style est, en général, châtié et d'une bonne école. V. Postel.

159. MÉMOIRES *touchant la vie et les écrits de Marie de Rabutin-Chantal, dame de Bourbilly, marquise de Sévigné ; — 6e partie, de 1676 à 1680, — suivis de notes et d'éclaircissements*, par M. Aubenas, procureur général à Pondichéry, auteur de l'*Histoire de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis*. — 1 volume in-12 de II-482 pages (1865), chez Firmin Didot frères, fils et Cie ; — prix : 4 fr.

Interrompus par la mort de leur premier auteur, le baron de Walckenaer, ces intéressants mémoires semblaient ne devoir être repris par personne ; et, en effet, douze années déjà se sont écoulées sans qu'on parlât de leur donner une suite. Toutefois, au défaut de M. Monmerqué, qui n'avait pu accepter la tâche léguée par son ami, et qui, d'ailleurs, frappé bientôt lui-même par la mort, l'aurait laissée inachevée, M. Aubenas, connu, dès 1842, par une *Histoire de Mme de Sévigné*, s'était chargé de cette continuation, lorsque la maladie d'abord, puis son séjour à Pondichéry, l'ont arrêté lui-même à la fin d'un sixième volume et à l'année 1680. Quatorze années de la vie de Mme de Sévigné restent encore : c'est, dans les proportions de celui-ci, la matière de trois ou quatre autres volumes, et qui s'en chargera? Un ami de MM. Walckenaer et Monmerqué, nous disent les éditeurs ; un ami voué comme eux à l'étude et au culte de l'illustre épistolaire. *Amen*, répondent en chœur tous les amis, — et ils sont nombreux, — du grand siècle, de la marquise et de ces mémoires ; mais ils ne seraient pas fâchés de connaître le nom du futur auteur, et ils ne seront rassurés, au sujet d'un livre si malheureux, tant de fois déjà orphelin ou abandonné, que lorsqu'ils tiendront en mains les volumes promis. — Quant au dessein général de cet ouvrage, à son caractère religieux, moral et littéraire, nous n'avons rien à ajouter au long article que nous avons consacré, en septembre 1853, aux cinq premières parties (t. XIII, p. 97). Ce nouveau volume a le caractère des précédents, autant qu'il est possible de s'astreindre au plan et à la manière d'un autre, et, par conséquent, nous avons peu de chose à en dire. Ici encore, dans l'espace de ces quatre années, l'histoire de Mme de Sévigné est mêlée à l'histoire de la cour et de la ville, de la politique et des champs de bataille ; le tableau de ses affections maternelles a pour pendant celui des dernières galanteries de Louis XIV. Les choses religieuses y sont traitées avec respect, les détails de mœurs avec dé-

cence; sous ce double rapport, il y a même moins à reprendre dans ce volume que dans ceux du premier auteur, et il est à désirer que l'œuvre s'achève dans le même esprit. Cette œuvre, toutefois, sera toujours réservée aux lecteurs sérieux, et ce n'est pas là que la jeunesse devra étudier Mme de Sévigné ni la société du XVIIe siècle.

U. MAYNARD.

160. MŒURS *et pratiques des démons*, ou *des Esprits visiteurs du spiritisme ancien et moderne*, par M. le chevalier Gougenot DES MOUSSEAUX; — *nouvelle édition, entièrement refondue et fort augmentée.* — 1 volume in-8° de XL-436 pages (1865), chez H. Plon; — prix : 6 fr.

161. LE CIEL *et l'enfer*, ou *la Justice divine selon le spiritisme, contenant l'examen comparé des doctrines sur le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle, les peines et les récompenses futures, les anges et les démons, les peines éternelles, etc., suivi de nombreux exemples de la situation réelle de l'âme pendant et après la mort*, par M. ALLAN KARDEC, auteur du *Livre des esprits*. — 1 volume in-12 de VIII-472 pages (1865), chez Didier et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

162. PHÉNOMÈNES *des frères Davenport et leurs voyages en Amérique et en Angleterre, relation de manifestations physiques produites par des forces et des intelligences du monde invisible, d'après des lois que les sciences naturelles ne peuvent expliquer*, par M. le docteur NICHOLS; — *ouvrage traduit de l'anglais* par Mme Charles-Bernard DEROSNE, *accompagné de notes et d'opuscules sur la doctrine spirite.* — 1 volume in-12 de XVI-376 pages (1865), chez le même éditeur; — prix : 3 fr. 50 c.

Le nouveau volume de M. Des Mousseaux a une vive *actualité*, que son auteur ne soupçonnait pas sans doute au moment où il l'ajoutait à la série de ses œuvres analogues. Plus que jamais, le spiritisme est à l'ordre du jour, et tout à l'heure nous dirons pourquoi. On le discute vivement, on l'affirme et on le nie avec une égale ardeur. En rééditant son livre sur les *Mœurs et pratiques des démons*, l'auteur a eu la bonne pensée de l'enrichir de documents inédits, et de lui faire subir des retouches et des modifications en si grand nombre, que le modeste in-12 d'autrefois, dont nous avons parlé dans notre t. XIII, p. 573, est devenu un bel in-8°, et se présente avec les séduisants caractères d'une nouveauté curieuse et sérieuse. — Après une causerie ondoyante mais instructive avec le lecteur, et un chapitre préparatoire, M. Des Mousseaux déroule en vingt-deux chapitres son opulent sujet, et il est facile de ne jamais perdre de vue le lien solide qui groupe tout en faisceau. Par qui ce globe et son atmosphère sont-ils habités? Par des esprits. Y en a-t-il de mauvais? Quels

sont-ils d'après l'antiquité païenne, et ne sont-ce pas ceux-là plutôt que les bons qui nous apparaissent sous des formes divines ou humaines ? Que sont leur science et leurs ruses ? Quels lieux infestent-ils de préférence ? Qu'enseignent-ils et en quoi consiste leur puissance ? Va-t-elle jusqu'à pouvoir nous donner la mort, et cette puissance terrible, ces ruses dangereuses peuvent-elles se révéler par des signes infaillibles ? Voilà les démons considérés dans leur nature. — Puis, comment agissent-ils, ou quels sont les *conducteurs*, si l'on peut ainsi dire, de leurs influences ? Ils agissent par les évocations, les médiums, les médiateurs, les vases d'élection, par les *sacrements infernaux*, par le magnétisme, les tables magnétiques ou oraculaires, par les fausses extases, et par tout cet ensemble de phénomènes qui composent le *spiritisme* et le *spiritualisme* actuels. — Enfin, quels effets produisent ces causes manifestées par de tels moyens ? Nous voici en présence du surhumain diabolique ou de la magie, de ses prétendus miracles, et là se pressent, sous la double lumière de la raison et de la foi, les faits et les doctrines, les faits dans leur innombrable variété, les doctrines dans leur satanique perversité.

On essaie, mais fort inutilement, d'expliquer scientifiquement et naturellement ces actes. Que penser des corps fluidiques ou voilés, et de la matière quintessenciée ? M. Des Mousseaux étreint d'une logique vigoureuse les systèmes inventés à plaisir, qui font violence au sens commun pour se substituer aux vérités claires et irréfragables que l'Evangile, l'Eglise et la raison nous livrent. Sa discussion est neuve à bien des égards, et en tout cas péremptoire ; elle fait voir combien la science aveuglée et la superstition démoniaque se fatiguent pour tomber dans l'absurde.

Les conclusions pratiques viennent ensuite, marquées d'un cachet visible d'orthodoxie et de sagesse : mettons entre l'ennemi et nous une barrière tutélaire ; fuyons les manifestations magnétiques et spirites ; on ne conjure pas le mal en le niant. Dans un dernier chapitre, l'auteur pousse une reconnaissance sur le terrain voilé de l'avenir. La religion nouvelle et universelle que propage l'enseignement des esprits n'annonce-t-elle pas la venue prochaine du verbe de l'enfer, de l'homme-démon, de l'antechrist ? Pour répondre à cette question redoutable, il s'entoure d'autorités puissantes, il observe les signes du temps. A son avis, nous ne serions peut-être pas loin de l'homme maudit. Ceux même qui ne seront pas convaincus ne regretteront pas d'avoir lu ces pages.

On voit par cette analyse, plus méthodique que le volume, combien de choses appropriées au besoin du moment l'auteur a su ramener sous le regard du bon sens. Nous y trouvons, non pas certes une compilation de ses précédents ouvrages, mais un travail à la fois détaillé et sommaire, où se réunissent, comme dans un foyer, les rayons dispersés dans d'autres écrits. On se rappelle la trilogie de M. Des Mousseaux : causes, moyens, effets de la magie dans les siècles passés et dans le nôtre. Eh bien, ici, les causes se dévoilent, les moyens agissent, les effets éclatent ; en sorte qu'on a là un excellent compendium de tout ce qui doit diriger l'intelligence et sauvegarder le cœur dans ces difficiles matières. — Ce résumé n'a rien qui ressemble, venons-nous de dire, à une sèche compilation. On y trouve des faits inconnus jusqu'ici, des considérations et des citations nouvelles. Tout cela est d'une valeur incontestable. Et il ne faudrait pas croire que le tour souvent poétique de la forme nuise à la solidité du fond. L'auteur est sévère sur le choix de ses preuves : des nombreux témoins qui viennent déposer contre la magie au tribunal de son enquête, il en est beaucoup qu'il récuse, beaucoup qui auraient peut-être le droit d'être crus. Et puis, il fait parler son expérience, car, nul ne s'est mis avec une ardeur plus consciencieuse à la recherche de la vérité dans ces régions où le charlatanisme et la superstition dominent ; nul n'a plus interrogé, plus expérimenté, vu et entendu plus de choses en fait de magnétisme et de spiritisme ; son autorité personnelle est donc très-grande ; pourtant il ne s'en prévaut pas : il raconte, et il abandonne le jugement au lecteur. Ses récits tout neufs sont piquants et instructifs. Il reproduit quelques-unes des réponses que les tables intelligentes lui ont données. Pour tout homme judicieux et loyal, elles doivent suffire à mettre en évidence le côté bouffon, impie, diabolique et éminemment périlleux de ces phénomènes, quand ils n'ont pas pour agents des bateleurs de ce bas-monde.

Comme contraste affligeant, nous avons un livre de M. Allan Kardec ; c'est le pseudonyme, on le sait, du grand maître des spirites. — Dans ses publications antérieures, le spiritisme s'était présenté comme devant réunir au banquet de la fraternité universelle toutes les religions du globe ; il s'était pris surtout d'une tendre affection pour le christianisme et pour la personne du Sauveur. Lui hostile au catholicisme ! lui adversaire de la sainte Eglise ! Qui donc pouvait avoir l'audace de lui jeter cette injure ? Il était bien tout ce qu'il pouvait y

avoir de plus catholique, apostolique et romain, et, à quiconque osait en douter, il criait *Raca!* Mais il fallait avancer, il fallait dégager la science nouvelle de ses voiles, et *l'Imitation de l'Evangile selon le spiritisme* parut (Voir p. 477 de notre t. XXXII). On n'a pas oublié sans doute cette parodie inqualifiable de nos saints livres. Si enveloppée d'hypocrisie qu'elle fût, elle laissait voir un dessein formel d'embrasser le christianisme pour l'étouffer. Or, voici aujourd'hui le *Ciel et l'enfer*, dont la pensée est encore plus claire.

M. Allan Kardec commence par professer, en matière de culte, ce principe en vertu duquel toute religion, à son origine, est « en rap- « port avec le degré d'avancement moral et intellectuel des hommes (p. 9); » ce qui veut dire qu'une religion aujourd'hui vraie ne l'est plus demain, ou, en d'autres termes, que le bien et le mal, la vérité et l'erreur sont les produits spontanés et contraires des diverses époques. C'est là, qui ne le sait, la proposition favorite de nos matérialistes et de nos athées. Après cette profession de foi, l'auteur défigure à sa guise le catholicisme, et le présente sous les traits qu'on va voir.

Le sauvage ignorant et l'enfant mort en bas âge ont au ciel les mêmes priviléges que l'adulte « après de longues années de travail « (p. 15). » Les élus, étant absorbés par leur béatitude contemplative, restent complétement étrangers aux vivants (p. 17). La théologie chrétienne reconnaît trois cieux : « Le *troisième*, au delà de la « région des astres, est... le séjour des élus (p. 20). » Un petit nombre d'élus sont « voués à la contemplation perpétuelle, tandis que la « majorité des créatures est condamnée à des souffrances sans fin..... « Les âmes heureuses... ne pensent qu'à leur bonheur ; celles qui « sont malheureuses à leurs douleurs. Est-il étonnant que l'égoïsme « règne sur la terre, quand on le montre dans le ciel (p. 31)? » — L'enfer des païens a été le modèle de celui des chrétiens (p. 34). Les enfers ne sont pas uniquement un lieu de supplices, puisque Jésus en a tiré les âmes des justes (p. 35). Nulle part dans l'Evangile « on ne trouve le *tableau* (c'est-à-dire l'existence) des sup- « plices corporels dont les chrétiens ont fait un article de foi (p. 36). « — Les découvertes scientifiques ont délogé l'enfer du centre de « la terre, comme elles ont banni le ciel de l'empyrée (p. 37). — « S'il y a sort définitif, il n'y a pas de progrès. Jésus résout la ques- « tion quand il dit : *Il y a plusieurs demeures dans la maison de* « *mon Père* (p. 38). » La privation du ciel pour les enfants non baptisés « équivaut à un supplice éternel immérité ; » et les infidèles qui

pèchent par ignorance « ne peuvent avoir ni la culpabilité ni les mé-
« rites de ceux qui ont pu travailler en connaissance de cause à leur
« avancement; » — c'est-à-dire que le catholicisme damne absolument quiconque n'a pas reçu le baptême, et assimile les mérites de celui qui est mort immédiatement après avoir été baptisé à ceux des saints les plus haut placés dans la gloire (p. 39). « L'enfer est un lieu géo-
« graphique, matériel, puisqu'il sera peuplé de créatures terrestres » absolument semblables à celles qui vivent sur la terre (p. 51).—Arrivé là, M. Allan Kardec ouvre le livre de M. Callet sur l'enfer, ce livre mensonger que nos lecteurs connaissent (Voir notre t. XXVI, p. 292, et t. XXVIII, p. 175), et il rend le catholicisme solidaire de tous les dérèglements d'imagination à l'aide desquels cet auteur évoque un enfer de fantaisie ; pour le chef des spirites, toutes les peintures des supplices éternels échappées des lèvres d'un prédicateur ou du cerveau d'un extatique, sont des articles de foi (pp. 51 et suiv.). Enfin, « dans l'empire de Satan, tous sont
« confondus dans les mêmes tortures; tout y est fondé sur la ma-
« térialité; l'équité même en est bannie (p. 61). »

Le purgatoire catholique n'est pas moins calomnié que l'enfer. Il n'aurait été admis par l'Eglise qu'en l'an 593 (p. 62). M. Allan Kardec sait-il le premier mot de la tradition chrétienne? — Voici maintenant une brutale injure. « Au moyen des prières payées,
« le purgatoire est devenu une mine plus productive que l'enfer
« (p. 63). » Evidemment encore, l'auteur ne soupçonne pas ce qu'une telle arme, tournée contre sa secte, pourrait y produire de ravages. Il devrait savoir mieux que personne, où, quand et comment on bat monnaie, dans certaines représentations, aux dépens de l'ignorance et de la passion. — Revenant aux peines éternelles, l'écrivain spirite estime que Jésus n'a damné aucun criminel (p. 73); puis, s'occupant des anges, il fait dire à l'Eglise que ce sont des « créatures pri-
« vilégiées, vouées au bonheur suprême et éternel dès leur forma-
« tion (p. 105); » et il observe que Satan et les démons, puisqu'ils étaient des anges, étaient *parfaits;* que dès lors ils n'ont pu faillir (p. 121). Armé de cette science, il croit réfuter victorieusement le mandement remarquable que Son Em. le cardinal Gousset, archevêque de Reims, a publié en 1865 contre les superstitions et les manifestations spirites. Pour couronner le tout d'une bévue suprême, il écrit : « La
« création de l'univers remontant à six mille ans est un article de foi
« tellement capital, qu'il y a peu d'années encore la science était ana-

« thématisée, parce qu'elle venait détruire la chronologie biblique en « prouvant la haute antiquité de la terre et de ses habitants (p. 106). »

Voilà comment M. Allan Kardec façonne le catholicisme et le présente à ses lecteurs. Ces procédés qui, appliqués aux choses humaines, seraient traités sévèrement par la justice, sont vieux comme les sophistes. Renvoyons charitablement au catéchisme une telle ignorance : c'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre.

Tout fier d'avoir ainsi pulvérisé le dogme chrétien, M. Allan Kardec essaie de fonder sa doctrine sur ce qu'il appelle les ruines de l'Eglise. Alors, le spectacle change : après la calomnie et l'injure, la contradiction flagrante, palpable, continue. Il prétend enseigner une doctrine de justice, où le châtiment et la récompense sont équitablement distribués *en ce monde* et dans les autres, et voici ce qu'il donne.

Le bonheur définitif est « par-dessus tout dans la vue de Dieu et « dans la compréhension de ses mystères révélés aux plus dignes « (p. 27); » or, ce bonheur est le plus insipide de tous, car, pour fuir l'ennui, les esprits ultra-mondains sont et doivent être dans une continuelle activité (*passim*). Pour échapper lui-même à cette oisiveté redoutable, Dieu crée de toute éternité, et l'existence humanitaire des anges ou purs esprits se perd « dans l'infini du passé (p. 113). » Ainsi, la justice de Dieu et sa perfection, c'est de produire forcément et éternellement des êtres incarnés dans les mondes. Par suite, l'enfer est déclaré absurde et abominable; mais voici que l'enfer spirite le remplace. Si l'esprit coupable ne se repentait pas, il souffrirait toujours, et, « pour lui, la peine serait éternelle (p. 92). » — « Une condi« tion inhérente à l'infériorité des esprits est de ne point voir le terme « de leur situation, et de croire qu'ils souffriront toujours. C'est pour « eux un châtiment qui leur paraît devoir être éternel (ibid.). » Ces esprits se trompent-ils? Pourquoi citer leur témoignage? Ont-ils raison? Pourquoi rejeter l'enfer qu'ils affirment, qu'ils souffrent même dans toute l'horreur de ses supplices, ainsi que le disent et le répètent, aux chapitres des *exemples*, les esprits souffrants, les suicidés, les endurcis? Quelques lignes plus bas, l'esprit doit s'améliorer forcément, « autrement, il serait fatalement voué à une éter« nelle infériorité, et échapperait à la loi du progrès qui régit pro« videntiellement (lisez nécessairement) toutes les créatures. » — Avons-nous le dernier mot du spiritisme? Pas encore. Toujours à cette même page, l'esprit n'est plus contraint providentiellement de progresser; il avance volontairement et librement, car « il arrive tou-

« jours un moment... où il reconnaît la puissance supérieure qui le « domine. » Ce drolatique esprit peut donc ne jamais se repentir, et il se repent forcément par un mouvement de liberté obligatoire et de fatalité providentiellement progressive ; il se repent, bien qu'agissant en toute circonstance avec « son libre arbitre (ibid.) ; » mais l'habitude du mal lui rend plus difficile de sortir des rangs inférieurs (p. 134) ; donc, plus il s'enfoncera dans ces rangs, moins il aura de chance d'en sortir. Pas du tout : il se lasse de sa pénible existence (ibid), encore que M. Allan Kardec affirme, en un autre endroit, que cet esprit trouve un certain bonheur à rester dans sa mauvaise vie. Il cherche donc à s'améliorer fatalement et librement, en vertu de cette formule où le oui et le non s'étalent non sans orgueil : « Ils sont sou« mis (les esprits) à la loi du progrès par leur aptitude à progresser, « mais ils ne progressent point malgré eux (ibid.). » Heureuse loi, qui se trouve constamment et nécessairement d'accord avec les mouvements libres des volontés ! C'est le beau idéal de la liberté dans la fatalité.

Accumulons encore en peu de mots les contradictions spirites sur le même sujet. On n'est heureux, d'après ce livre, que dans la sphère des esprits supérieurs ; mais il est, avec les prétendues épreuves, des accommodements. Il y a, dans la catégorie des *exemples* qui forment, après les *doctrines*, la deuxième partie du volume, des *heureux* qui, cependant, ne sont pas heureux, puisqu'ils n'ont pas terminé le cycle des pérégrinations (*passim*) ; des esprits *moyens*, qui, sans être encore où est le bonheur, en jouissent par anticipation. A la page 460, les voiles tombent au sortir de la vie, parce que l'intelligence n'est plus « obscur« cie par l'expiation, » et cependant ce privilége de bien voir, encore que tous sur la terre aient expié, n'est pas celui de tous après la mort, puisqu'il y a des endurcis (pp. 395-412). Le surnaturel est constamment banni ; tout est conforme aux lois de la nature ; tout y est rivé, Dieu, hommes et choses. Pourtant la prière, dont l'efficacité est naturellement indémontrable, est efficace pour le soulagement des esprits ; la prière diminuera leurs souffrances, bien que l'expiation personnelle, librement nécessaire, doive seule, d'après un principe fondamental du spiritisme, les alléger ; pourtant encore, Jésus et l'Evangile, Moïse et la Bible, sont revendiqués par le spiritisme, par la secte qui transforme en jongleries sacriléges ou en actes purement naturels les miracles et les prophéties des saints livres. M. Allan Kardec ne consent même pas à rester sous l'anathème que le Seigneur, dans

l'ancienne loi, lançait aux nécromanciens, en les flétrissant comme abominables : il distingue entre la bonne et la mauvaise nécromancie, et, bien entendu, la nécromancie spirite est la bonne; un moment après, faisant volte-face, il dit que cet anathème, à l'heure qu'il est, n'a plus force de loi dans l'ère du progrès.

Qu'on nous pardonne d'avoir mis à nu un peu longuement les pauvretés orgueilleuses de la Babel spirite. Si nous voulions être complets, nous ne finirions pas. Du reste, M. Allan Kardec se tait prudemment sur les discordes des sectaires. Ce système de réincarnation qu'il oppose avec tant d'audace à notre ciel et à notre enfer, les *spiritualistes* dont la revue de M. Piérart est l'organe le repoussent comme absurde et stupide; ils se flattent d'être deux millions, et tous ensemble ils jettent l'anathème aux faux frères spirites et à leur chef. Telle est la prétendue science qui, dans ses rêves, prend déjà possession de l'avenir. Elle se dit nouvelle, d'ailleurs, et elle s'appuie sur la foi perpétuelle de l'humanité, sans dissimuler que la croyance aux peines et aux récompenses éternelles a été celle de tous les peuples et de tous les âges ; si bien qu'elle se pose à la fois comme révélatrice et comme héritière du passé. Ainsi, la soi-disant doctrine lumineuse qu'on oppose à nos croyances est un cahos. De plus, elle émancipe les passions et supprime, avec la justice divine, toute sanction sérieuse de la morale. Tous les esprits qui parlent ou qu'on fait parler dans ce volume n'ont qu'un précepte :

> Soyez bon, il suffit; le reste est arbitraire.

Or, ce précepte unique est une impuissante généralité. Où commence le dévouement aux hommes, où finit-il ? La justice de Dieu n'est pas mieux sauvegardée que le code des devoirs. Les épreuves qu'on croit infliger aux coupables sont vaines, outre qu'elles sont iniques et absurdes, comme nous l'avons prouvé dans nos précédents articles. Matérielles, insensées et indignes de la gravité divine, elles ne sont qu'un plagiat des vieilles superstitions gréco-romaines ou scandinaves. Ces dérisoires expiations n'excluent pas le bonheur, nous l'avons vu, et quel bonheur ! celui de continuer après la mort les tristes jouissances de cette vie. Pour les plus grands crimes, même pour le suicide, il y a des circonstances atténuantes. Si le coupable, quel qu'il soit, veut se repentir, — et comment ne le voudrait-il pas, puisque les *voiles de l'erreur tombent*, et que, naturellement, il doit chercher à moins souffrir ? — il se réincarne, et aussitôt l'espérance et la

confiance lui font sentir leur douceur ; il *oublie* même, de peur que, suivant M. Allan Kardec, le souvenir du passé ne rende le remords trop cuisant. Voilà, certes, une justice céleste qui ne fera peur à personne. Concluons : le spiritisme s'attaque au ciel et à l'enfer, pour ne reconnaître ici-bas d'autre souveraineté que le plaisir, d'autre doctrine et d'autres actes que l'athéisme et ses œuvres.

Mais le spiritisme n'est-il pas une prestidigitation habile ou une vile imposture? Cette question vient d'être vivement discutée. La présence des frères Davenport à Paris l'a passionnée outre mesure. Nous venons de lire attentivement leur biographie, et, nous l'avouons en toute franchise, s'il fallait en croire le docteur Nichols et ses expériences personnelles, ces médiums dépasseraient en puissance M. Home lui-même. M. Nichols n'est pas spirite ; il raconte ce qu'il croit être des faits indubitables, et ne formule aucune théorie ; tout au plus paraît-il penser qu'ils se rattachent à une loi inconnue jusqu'à ce jour, d'après laquelle des intelligences étrangères à l'humanité animeraient mystérieusement la nature ; système inintelligible, avons-nous besoin de le dire, et qui ne mérite pas qu'on s'y arrête. Néanmoins, le dernier chapitre est fortement marqué de spiritisme ; il ne serait pas étonnant que le fervent adepte de cette superstition auquel a été confiée la mission d'annoter cet écrit et de donner à la fin quelques échantillons des phénomènes spirites, se fût emparé de ces pages pour que le dernier mot du volume lui restât.

Quoi qu'il en soit, disons rapidement, comme simple rapporteurs, que M. Nichols raconte, en esprit froid et avec le positivisme anglais, l'itinéraire et les destinées des deux frères à travers les deux mondes. Cette odyssée est aussi une iliade, car elle est mêlée, en Amérique, de combats violents, où les frères montrent tour à tour la vaillance d'Achille et la prudence d'Ulysse. Les procès non plus ne font pas défaut ; il en est jusqu'à onze qu'on pourrait citer. Partout, suivant M. Nichols, les opérations les plus étonnantes et les plus inexplicables ont bravé victorieusement toutes les épreuves que la défiance la plus habile et l'hostilité la plus acharnée aient pu imaginer. — Avant les séances, dit-il, le cabinet suspect a été, non pas une fois, mais mille fois scrupuleusement visité par les plus intrépides opposants ; — des inspecteurs l'ont entouré ; — d'autres se sont placés, portes closes, entre les deux frères, et les ont tenus solidement ;— on les a chargés de chaînes, garottés étroitement pendant plusieurs heures ; — les nœuds ont été cachetés et goudronnés, et on a

mis de la farine à leurs mains, si bien qu'ils n'auraient pu se remuer sans qu'on s'en aperçût ; — d'autres fois, on les a cousus dans des sacs ; — on n'a pas même eu besoin toujours du fameux cabinet : en plein public et devant une table, les frères et M. Fay, leur collaborateur, ont laissé voir les plus étranges phénomènes sans afficher aucune théorie, et en se contentant de dire qu'ils n'étaient que des *agents passifs*. Ces phénomènes auraient dépassé de beaucoup ce qu'on a essayé en France. MM. Davenport étaient subitement déliés et de nouveau enchaînés ; les portes du cabinet s'ouvraient et se fermaient d'elles-mêmes ; des instruments placés en dehors de tout contact, faisaient entendre une musique harmonieuse ou discordante, s'élançaient dans les airs, frôlaient les têtes, et tombaient brusquement sans se briser. Les frères et M. Fay, pendant qu'ils étaient liés sous le regard des experts, étaient déshabillés par une puissance invisible, sans que les nœuds fussent rompus ; l'habit d'une personne de l'assistance, déposé sur une table, était vu instantanément sur l'un des médiums, comme s'il l'avait endossé ; des mains se montraient : elles étaient moites et tièdes ; on les voyait apparaître aux portes du cabinet et dans plusieurs parties de la salle ; tous les assistants se serraient les uns contre les autres ; aucun d'eux n'aurait pu se prêter à la plus légère fraude. Du reste, les frères Davenport ont été, dès leur bas âge, visités par des esprits, comme M. Home ; comme lui encore, ils ont été par eux, et surtout par un esprit familier qui les suit partout sous des noms divers, sollicités et contraints à voyager, pour que les deux mondes fussent témoins de leurs prodigieuses manifestations ; d'abord, ils donnaient gratuitement des séances, mais, obligés de voyager toujours, ils ont dû faire payer leurs représentations, et on sait à quel prix ils les ont mises.

M. Nichols affirme que les plus habiles prestidigitateurs d'Amérique et d'Angleterre, MM. Anderson et Tolmaque, se sont avoués vaincus quand ils ont voulu reproduire, dans les mêmes conditions, tous les phénomènes des Davenport ; il ajoute que les imitations qu'en a faites M. Robin à Paris sont fort incomplètes. La foi de M. Nichols est profonde sans être enthousiaste. Il déclare avoir été témoin, dans une grande assemblée, de tous les faits qui ont rencontré partout la plus vive opposition, sans que jamais une supercherie ait été dévoilée. Les détails biographiques qu'il livre au public, il les tient des deux frères, dont la sincérité pour lui n'est pas douteuse ; et quant aux faits, il en prouve ou croit en prouver l'authenticité parfaite au moyen de cita-

tions nombreuses, qu'il emprunte aux journaux d'Amérique et d'Angleterre, ou à des témoignages *assermentés* de personnes diverses.— A Paris, MM. Davenport, — on s'en souvient, — ont échoué dans une séance publique ; des séances privées ont été médiocrement heureuses : la caisse à secrets a soulevé un ouragan d'indignation. Il était si difficile de croire que les esprits eussent besoin, pour leurs opérations, d'un de ces appareils auxquels les charlatans et les escamoteurs forains ont recours ! Les deux frères ont-ils donc le privilége, jusqu'alors inconnu, de fixer autour d'eux l'inconstance des esprits? Contrairement à leur nature, ces lutins seraient aussi dociles que peuvent l'être des chiens savants. Quoi qu'il en soit de ces exercices, la question de principes se dégage des personnalités bruyantes dans lesquelles, par une exagération irrationnelle, on prétend l'enfermer. Que les Davenport soient prestidigitateurs ou magiciens, toujours est-il qu'en faisant même au charlatanisme une très-large part, il y a dans le magnétisme et le spiritisme des faits humainement et naturellement inexplicables. Telle a été, telle est toujours notre thèse ; à cet égard, nous parlons comme nos évêques, comme la *Civiltà cattolica*, comme Rome elle-même dans ses réponses sur le magnétisme et dans l'encyclique de 1856. Il reste vrai que les opérations magnétiques, et surtout spirites, sont éminemment blâmables et pernicieuses. N'eussent-elles rien d'extranaturel, il faudrait encore, comme fait l'Eglise, opposer ici une barrière à la curiosité et au fanatisme. Depuis que ces détestables pratiques se propagent, elles peuplent de leurs victimes les hospices d'aliénés. Les cas de folie, d'après une statistique officielle communiquée à l'Académie de Paris, ont augmenté de 28 p. 100.

Que d'exemples nous pourrions citer ! Le spiritisme se présente au nom de la raison pour régénérer l'univers, et son premier et dernier effet, son effet inévitable, est de tendre à faire du monde un Charenton en grand. Juste châtiment d'un fol orgueil ! Il est temps que chacun médite ce phénomène, le plus terrible assurément et le plus instructif de tous. GEORGES GANDY.

163. **NAZARETH** *et* **LORETTE**, par M. l'abbé Anselme MILOCHAU, chanoine honoraire de Rennes. — 1 volume in-12 de XXVIII-344 pages (1865), chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Pèlerin assidu et privilégié de Lorette, M. l'abbé Milochau a cru avec raison qu'il pouvait faire autre chose que d'épancher son âme

terman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 60 c.

Récits historiques et légendaires de la France.

Œuvres *complètes* de Mgr CŒUR, évêque de Troyes, *précédées d'une notice biographique sur Mgr Cœur.* — T. III, — SERMONS, — in-8° de 716 pages, chez Bauchu et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 6 fr. (L'ouvrage aura 6 volumes.)

Œuvres *de* P. CORNEILLE; *nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits, de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, d'un* fac-simile, etc., par M. Ch. MARTY-LAVEAUX. — Tome X, — in-8° de 584 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

Les grands Ecrivains de la France. — Voir sur les premiers volumes, notre t. XXIX, p. 395.

Pape (**le**) *roi de nos âmes,* par M. Alex. DE SAINT-ALBIN. — 1 vol. in-12 de VIII-172 pages, chez Paulmier; — prix : 1 fr.

Parisiens (**les**) *en Bretagne; promenades dans le département d'Ille-et-Vilaine,* par M. Léonce DE LA RALLAYE. — 1 vol. in-12 de 120 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 60 c.

Récits historiques et légendaires de la France.

Proverbes (**les meilleurs**) *français et étrangers,* par l'auteur de *deux Humilités illustres et de plusieurs ouvrages historiques.* — 1 vol. in-12 de 230 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 80 c.

Récits *des temps apostoliques,* par M. NEALE; *ouvrage traduit de l'anglais.* — 1 vol. in-12 de 128 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 80 c.

Bibliothèque variée.

Récits *et biographies de l'histoire de France,* par MM. G. BELÈZE, ancien chef d'institution, et A. LESIEUR, officier de la Légion d'honneur, inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, anciens élèves de l'Ecole normale supérieure; — *illustrations* par MM. PHILIPPOTEAUX et Karl GIRARDET. — 2 vol. in-12 de VIII-362 et 348 pages plus 24 gravures, chez Alfred Mame et fils, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue et fils, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Religieuse (**la**) *dans le monde; traduit de l'italien.* — 1 vol. in-32 de 302 pages, chez P. Begat et chez F. Luguet, à Nevers, chez Prudhomme et Cie, à Grenoble, chez Pélagaud, à Lyon, et chez J. Lecoffre, à Paris; — prix : 75 c.

Saint-Père (**le**) *et Rome,* par M. l'abbé MULLOIS. — 1 vol. in-32 de 134 pages, chez Fontaine; — prix : 25 c.

Trésor (**le**) *littéraire de la France, recueil en prose et en vers de morceaux empruntés aux écrivains les plus renommés et aux personnages les plus remarquables de notre pays, depuis le* XIIIe *siècle jusqu'à nos jours, publié par la* Société des gens de lettres, *sous le patronage du ministère de l'instruction publique;* — *édition illustrée de 40 gravures sur bois tirées à part,* par M. E. BAYARD. — LES PROSATEURS. — 1 vol. grand in-8° de XVI-966 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 15 fr. sans gravures, — 25 fr. avec les gravures.

Vie *de la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne et religieuse carmélite,* par M. l'abbé RICHARD, vicaire général de Nantes. — 2 vol. in-8° de XL-412 et 412 pages plus 2 portaits, chez V. Forest et E. Grimaud, à Nantes, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 12 fr.

Vie *du vénérable frère Basile du Saint-Esprit, de l'ordre des carmes réformés, décédé en odeur de sainteté au couvent de Marche-en-Famenne (Luxembourg), le 4 janvier* 1670, par le P. Célestin DE SAINT-SIMON, provincial du même ordre; — *édition refondue* par M. l'abbé A.-J. D... — 1 vol. in-12 de 272 pages plus 1 portrait, chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Villa (**la**) *de Héristall,* par M. C. GUÉNOT. — 1 vol. petit in-8° de 156 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 1 fr. 20 c.

Epopées de l'histoire de France.

Voyage *d'un faux derviche dans l'Asie centrale, de Téhéran à Khiva, Bokhara et Samarcand, par le grand désert Turkoman,* par Arminius VAMBÉRY; — *traduit de l'anglais, selon le vœu de l'auteur,* par M. E.-D. FORGUES; — *illustré de 34 gravures sur bois et accompagné d'une carte.* — 1 vol. grand in-8° de 406 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 10 fr.

Voyage (**un**) *en zig-zag,* par M. J.-P. FABER, correspondant du ministère de l'instruction publique, etc. — 1 vol. in-12 de 120 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris; — prix : 60 c.

Récits historiques et légendaires de la France.

J. DUPLESSY.

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie Catholique, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.

2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.

4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.

5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.

6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.

*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.

†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.

A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.

Y. — les livres absolument MAUVAIS.

M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.

R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.

Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

B.

C.

D.

I.

J.

L.

N.

O.

P.

T.

V.

W.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.